

3/tes Promises
of the di'aigning



10
2.





C. P. Marillier, inv.

P. Dyllos le Jeune sc.



LES PRÔNEURS,
OU
LE TARTUFFE
LITTÉRAIRE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN VERS.

Par M. DORAT.

Le Philofophe eft feul, & l'Impofteur fait Secte.
Voltaire.



EN HOLLANDE,
Et fe trouve à PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de
l'ancienne Comédie Françoisé.

M. DCC. LXXVII.

LES PROVENUS

ou

LE TARTUFE

MÈRE

COMÉDIE

PAR M. DE LA FAYE

PARIS



PAR M. DE LA FAYE

COMÉDIE

PAR M. DE LA FAYE

COMÉDIE

PAR M. DE LA FAYE



A V A N T - P R O P O S .

QUELQUES gens bien intentionnés ont répandu que cette Comédie étoit une Satyre personnelle. Pour toute réponse, je la fais imprimer.

Depuis trois ans qu'elle est faite, je ne me suis occupé, ni de la lire aux Comédiens, ni d'en hâter la Représentation. En dépit qu'on en ait, le Public rassemblé est quelquefois malin; &, comme je n'ai garde de l'être, j'ai été bien-aise d'échapper à l'injustice des interprétations.

Le rôle de Callidès est, en quelque sorte, l'assemblage de plusieurs traits, saisis d'après un coup d'œil général, & réunis sur un seul Personnage. J'ai formé un tableau de nuances éparfes sur différens modeles.

Je plaindrois celui à qui pourroit convenir un pareil caractère. S'il n'étoit qu'une production de la haine, il seroit manqué: la haine voit & inspire mal. On a tâché de me nuire; je n'ai voulu que m'amuser.

C'est à peu près tout ce que j'ai recueilli jusqu'ici du très-foible talent que j'ai reçu de la nature; & c'est bien quelque chose.

Quand j'ai entrepris d'esquisser le ridicule des

Prôneurs, j'ai jetté les yeux sur toute la masse de la Société, & je me suis aperçu que c'est un des travers dominans qui y regnent aujourd'hui.

On prône à tort & à travers, aux dépens de qui il appartiendra. Des Enthoufiastes sans nombre, & si peu de Juges! voilà ce que j'ai vu, & ce que j'ai tâché de peindre.

De tems en tems il s'éleve, comme par miracle, des Hommes *divins* qui apparoissent tout-à-coup avec leur génie de la veille, des talens tout neufs, & de très-vieilles prétentions. C'est le prodige du jour; il faut bien qu'on en raffole. Il n'est question que d'eux dans les cercles & aux soupers. Quelques mois après, ces *Météores* brillans, ces petites *Comètes* littéraires s'éclipsent pour faire place à d'autres, qui éblouissent de même, disparaissent aussi vite, & se dédommagent de leur peu de durée, par la vivacité de leur éclat.

A force d'intrigues, on acquiert aujourd'hui quelque célébrité; mais il n'y a jamais eu moins de réputations.

Le Public, qui, sur-tout ici, se laisse tromper par nonchalance, & subjugué par habitude, le Public ne fait plus la loi. Il la reçoit assez volontiers de je ne sais quels Tribunaux, trop susceptibles de passion, pour être capables

AVANT-PROPOS. ♠

d'équité. La Renommée elle-même est aux gages de la prévention.

Ce n'est plus cette Déesse qui, dans son vol indépendant, portoit les noms fameux jusqu'aux extrémités de la terre ; elle fait son manège journalier dans le cercle étroit des Coteries philosophiques, & elle croit avoir fait le tour du monde.

De-là, plus de gloire solide ; le cirque est une arène ; les jalousies s'allument, & Dieu fait pourquoi ! .. les haines fermentent, le talent se perd, le découragement naît, & l'on reste, toute sa vie, malheureux, médiocre & *prôné*.

Frappé de ce tableau, qui a bien son coin d'originalité, j'ai, autant qu'il m'a été possible, rapproché tout ce qui pouvoit donner au mien de la chaleur, du mouvement, de la vie, & ce degré de précision qui fait dire de certains portraits, qu'ils sont ressemblans, sans toutefois que l'on connoisse les personnes qu'on a voulu peindre.

J'ai tâché qu'une composition, faite particulièrement d'après les mœurs, le ton, les *conventions* de ce pays-ci, ne fût étrangère nulle part ; c'est-à-dire, dans aucun des lieux, où, cultivant les Lettres, on doit être accoutumé à tous les abus qui les dégradent.

vj A V A N T - P R O P O S .

S'il y a des *Prôneurs* à Londres, à Pétersbourg, à Pékin, ils doivent ressembler, ou peu s'en faut, à ceux de ma Comédie.

Quand l'imitation est fidelle, que le trait primitif est pur, vigoureux, approfondi, pris dans le cœur humain, les différences nationales ne sont plus en pouvoir de l'altérer.

C'est l'amour-propre dont je surprends le secret à tout moment, & ce secret-là fera saisi par-tout où il y aura des hommes, intéressés à punir l'arrogance, & à humilier la présomption.

Que cette Comédie soit bonne ou mauvaise; j'en ai tiré un grand fruit pour moi; c'est de me convaincre plus que jamais, combien l'orgueil est bête, même dans les gens d'esprit.

A force de s'exagérer son propre mérite, on l'anéantit. Tel qui pourroit obtenir l'estime, s'il restoit bonnement ce qu'il est, finit par faire pitié, en se donnant sans cesse pour ce qu'il n'est pas.

Les talens sont aussi rares que les vertus; mais, dans les deux cas, bon Dieu! que les masques sont communs!

Quoi qu'il en soit, en risquant cette production, je n'ai, au fond du cœur, aucune intention dont je ne puisse m'applaudir dans tous les tems de ma vie.

Si, en riant, j'ai dit quelques vérités, tant mieux. Si, par hasard, elles sont quelque bien,

tant mieux. Si elles m'attirent de nouveaux ennemis, tant mieux encore. Il y a des gens dont, peut-être, il faut être haï, pour avoir le droit de s'estimer soi-même.

Moliere ne s'est sûrement pas repenti de ces vers prophétiques des *Femmes Savantes*.

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà, dans l'Etat, d'éminentes personnes;
Qu'ils vont faire, à leur gré, le destin des Couronnes.

Ces vers-là n'ont pas tout-à-fait la fadeur des Madrigaux; mais ils font l'élan généreux d'un génie libre & fier, indigné du despotisme & des fureurs de la médiocrité.

Sentant, comme je le dois, l'intervalle immense de son talent au mien, j'ai du moins les mêmes vues; j'aurai le même courage, & je l'espère, les mêmes persécuteurs: car ces gens-là ne font que changer de forme; ils ne meurent pas.

J'ai voulu, à tout le charlatanisme de l'esprit faux, opposer le charme & la simplicité du bon esprit; la solidité des vrais principes, à ces systèmes éphémères qui s'en écartent, au jargon de la mode, le langage de la nature; & prouver, sur-tout, en dépit des Détracteurs, Novateurs, Législateurs, *Penseurs* & *Prôneurs*, que c'est au fond d'une ame sensible & droite, que réside la saine Philosophie.

viii A V A N T - P R O P O S .

Malheur à l'homme de Lettres qui rougiroit de son ouvrage ! je suis heureusement fier du mien. Non que je ne le croye rempli de défauts ; mais parce que j'y ai consacré l'indépendance que j'aime , & l'amour des vertus sans exagération ; non que j'en attende uniquement cette gloriole littéraire, hochet fragile de la vanité ; mais parce que j'y ai développé des sentimens qui doivent me concilier le suffrage des gens honnêtes , des Littérateurs courageux , & des véritables Citoyens.

E R R A T A .

Aкте I. Scene première , page 2. au lieu de
Va, va, ils ont chez eux,

lisez,

Vas, vas, ils ont chez eux.

Aкте II. Scene II. page 40, transportez au commencement de la ligne cet hémistiche , *Eh ! le voici lui-même,* qu'on a rejeté à la fin.

LES PRÔNEURS,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

M. DE NORVILLE.

Madame DE NORVILLE.

DORCI pere, *Capitaine de Vaisseau.*

DORCI fils, *Amant d'Hortense.*

HORTENSE, *Fille de M. de Norville.*

FORLIS, *Ami de Dorci fils.*

CÉLIMENE,

BÉLISE,

FATMÉ,

CALLIDÈS, *Chef des Prôneurs.*

L'Abbé DURCET,

FURET,

VERSAC,

BROUSSIN, *Personnage sourd, espece d'imbécille & Prôneur.*

FINETTE, *Femme de chambre de Madame de Norville.*

} *Prôneuses.*

} *Prôneurs.*

La Scene est à Paris, dans la Maison de M. de Norville.



ex. par. Le Bossu. Graveur. de Son R^m. Le Duc. de. eb.

ex. par. Le Bossu. Graveur. de Son R^m. Le Duc. de. eb.



LES PRÔNEURS,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN VERS.

ACTE I.

Le Théâtre représente un Sallon. Sur le devant, on voit deux tables. Sur l'une, sont des Sphères; sur l'autre, sont des Livres, des Plans, des Compas, &c. Dans le reste de l'Appartement, on voit des Bustes & des Antiques.

SCENE I.

FORLIS, DORCI fils.

DORCI.

FORLIS, je crains pour toi leur animosité.

FORLIS.

Moi, Dorci, je la brave, & suis pour l'équité.
J'ai, tel que tu me vois, ma Tragédie en poche;
Je la lis ce matin: style, plan, tout y cloche.
C'est un croquis informe, un dessein effacé,

A

2 LES PRONEURS;

Qu'à mon frere légua quelque Rimeur glacé.
Les vers en font mal faits, les scènes découffues;
N'importe : l'engouement ne voit pas les bévues.

D O R C I.

Mais, de s'extasier, il leur faut des raisons :
Prends garde ; ils ont, chez eux, des esprits fins, profonds.

F O R L I S.

En petit nombre, au moins : voyons, nomme, propose
Six de ces Messieurs-là qui vaillent quelque chose.
Est-ce un Monsieur Brouffin, personnage important,
Arbitre souverain, qui ne voit, ni n'entend ?
Va, va, ils ont, chez eux, je connois leur finesse,
Des Tartuffes de goût, ainsi que de sagesse.
Me composant d'abord un maintien sérieux,
Je les étonnerai par mon respect pour eux.
Je tiens déjà leur chef. Fiers d'établir un culte,
Ils sont très-indulgens, pourvu qu'on les consulte.
Eh ! ne nous ont-ils pas vanté cent fois & plus,
Des vers, soi-disant chauds, qui nous ont morfondus ?
Tout cela, tu le fais, vu par l'Aréopage,
N'a pas vécu, deux mois, malgré tout leur tapage.
Eh bien ! ma Tragédie aura le même sort ;
Mais je te jure, au moins, qu'ils paieront cher sa mort.

D O R C I.

Toi, qui ne prétends point au Laurier littéraire,
Explique-moi pourquoi tu leur es si contraire ?
Déconcertant leur ton, par un ton plus léger,
Forlis, il faut en rire, & non pas s'en venger.

S'ils n'étoient qu'entetés, impérieux & tristes,
Détracteurs indiscrets, ou faux Panégyristes,
Passe encor : mais, j'ai su mieux connoître mes gens ;
Je tolere les fots, & poursuis les méchans.
Et l'on fait s'ils le font. Egoïstes suprêmes,
Leur Dieu, c'est l'intérêt ; ils n'aiment rien qu'eux-mêmes,
Quelque prix qu'il en coûte, ils veulent dominer,
Attirent pour corrompre, & prônent pour regner.
L'art qui les rend fameux répugne trop au nôtre.
Echauffer un succès, en refroidir un autre,
Selon leurs passions, leur but & leurs desirs ;
Voilà leur douce étude & leurs nobles plaisirs.
Ce trafic effronté de louange & de blâme,
De tout tems, j'en conviens, a révolté mon ame :
Elle est sensible & franche ; elle ne peut souffrir
Qu'on veuille la tromper, la contraindre, ou l'aigrir.
Dans la société, je vois, avec colère,
Ou le mal qu'ils ont fait, ou le mal qu'ils vont faire.
Plusieurs de mes amis, éclairés, vertueux,
D'injustice & d'affronts sont accablés par eux.
Ils ont approfondi la science maudite
De renfler, par des mots, le plus frêle mérite ;
D'écartier, ou plutôt d'étouffer, en naissant,
Tout esprit qui répugne à leur ton careffant ;
Pour exalter un fat, qui les voit, les encense,
Et fait, incognito, grand honneur à la France.
Se disant consommés dans l'art de s'abstenir,
Ils sont les plus ardens, s'il s'agit d'obtenir.

A ij

4 LES PRONEURS;

Comment, après cela, veux-tu qu'on leur pardonne?
Pourquoi les épargner? ils n'épargnent personne.
C'en est fait, & je veux, marquant enfin leurs rangs;
En bon Républicain, détrôner des tyrans.

D O R C I.

Ils ont de l'influence, & même de l'empire:
Des Prôneurs en crédit.

F O R L I S.

En ont sur-tout pour nuire.
Eh bien! c'est ce crédit, mon cher, à qui j'en veux,
Et, plus ils sont puissans, plus je suis courageux.
Quels ont, jusqu'à présent, été leurs adversaires?
Des hommes méprisés, des brigands littéraires.
Pourroient-ils, entre nous, appréhender les traits
D'un méchant démasqué, flétri par un succès,
Possédant le talent & le secret uniques
D'ennuyer tout Paris, par des vers satyriques?
Craindroient-ils ce pédant, bavard de son métier,
Qui, sur un hémistiche, écrit un mois entier?
Pédagogue, échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait, & Boileau sur parole:
Pauvre diable, trop vil pour être combattu,
Qui prépare, sans fruit, des poisons sans vertu;
Reptile malheureux, né des flancs de l'envie,
Et qu'elle-même attache au laurier du génie?
Aujourd'hui, j'ai pour moi l'autorité des mœurs.
Dorci, l'estime est tout; qu'importent les rumeurs?
Mais, quel motif, toi-même, à leur sort t'intéresse?

COMEDIE.

Madame de Norville est pour eux dans l'ivresse :
Tu prétends à sa fille, & , te croisant toujours ,
Callidès va, d'un mot, traverser tes amours.

DORCI.

Oh! dans ce moment-ci, j'use d'une recette,
D'un assez bon ressort, inventé par Finette.
Elle veut, qu'à mon tour, j'exerce nos Prôneurs,
Et que d'un Ecrivain j'aye aussi les honneurs.
Empruntant quelques vers, j'aurai mille avantages.
Que d'Auteurs, après tout, n'ont pas fait leurs ouvrages!
Ce Poète estimé, que l'on déprime ici,
Floridor, pour cela, m'a volontiers servi.
Nous attendons l'effet, & j'ai quelque espérance:
Par-là, plus librement, je pourrai voir Hortense.

FORLIS.

Son intérêt, le tien, sont deux motifs de plus.
Finette, je parie, a bien senti l'abus
De cette sottise engeance: il faut nous en défaire,
Et les chasser d'ici, puisque tu veux y plaire.

DORCI.

Mon pere doit parler.

FORLIS.

Sera-t-il écouté?

Je n'en crois pas un mot.

DORCI.

Mais il est entêté.

Aguerri sur les mers, il fait braver l'orage.

A iij

6 LES PRONEURS;
Et vient décidément presser mon mariage.
Je compte là-dessus.

F O R L I S.

Bon! il ne pourra rien.
Je n'y connois qu'un art, & cet art, c'est le mien.
(*tirant sa montre.*)
Voyons: mon heure approche. On entre: c'est Norville,

D O R C I.

Et mon père avec lui... Je ne suis pas tranquille,
J'attends....

F O R L I S.

Moi, je vais lire, avec sécurité,
Un Drame... trop mauvais, pour n'être pas goûté.
(*il sort.*)

S C E N E I I.

M. DE NORVILLE, DORCI pere, DORCI fils.

D O R C I pere.

AH! te voilà! Bon jour. D'où vient cet air timide?

D O R C I fils.

Je crains....

D O R C I pere.

C'est fort mal fait; il faut être intrépide:

(*à Norville, en riant.*) (*à son fils.*)

Vois cet étourdi-là... pas mal tourné... crois-moi,
Va rêver à ta belle; on va parler pour toi.

SCENE III.

DORCI pere, M. DE NORVILLE.

DORCI.

J'AI jetté l'ancre : allons, mes courses sont finies.
J'ai visité nos ports, j'ai vu nos colonies,
Et je touche au repos que je m'étois promis.
Il est si consolant de revoir ses amis !
Elle date de loin notre amitié Norville,
Il faut la resserrer, & rien n'est plus facile.
Nous avons, tu le fais, deux Amans à pourvoir.
Ton Hortense & mon fils n'ont encor que l'espoir.
Il est tems qu'en effet leur bonheur s'accomplisse :
L'Amour les assortit, que l'Hymen les unisse.
Un tel engagement ne peut être qu'heureux :
Il est devoir pour nous, s'il est plaisir pour eux.

NORVILLE.

A cet engagement je veux être fidele,
Et ton impatience est assez naturelle.
Mais, depuis ton départ, tout a changé de ton ;
Et tiens, je ne suis plus maître dans ma maison.
Des vrais Littérateurs j'estime les lumieres ;
Je prise leurs travaux ; leurs veilles me sont cheres.
En charmant nos loirs, ils sont nos bienfaiteurs :
Les bons livres, pour moi, sont des consolateurs :
Mais l'abus de l'esprit, sa morgue infociale,
Est de tous les abus le plus insupportable :

A iv

8 LES PRONEURS,

Il seche & corrompt tout ; sa triste aridité
 Détruit la confiance & la simplicité.
 Ma femme, que tu vis douce, aimable, enjouée,
 N'est plus qu'une pédante, aux chimères vouée ;
 Dogmatifant sur tout, jargonnant sur les arts,
 Et m'ennuyant, Dieu fait, dans ses doctes écarts.
 Elle est folle aujourd'hui de certains personnages,
 Despotes déguisés, qu'elle transforme en sages ;
 De ces gens exclusifs, inquiets, turbulens,
 Appuis de l'insolence, & fléaux des talens.
 De leurs principes faux sa tête est enivrée.
 Madame les admire, elle en est admirée.
 Rien ne se dit chez moi, qui ne soit merveilleux ;
 Elle ne voit, ne sent, ne juge que par eux :
 Ou bien, si sa raison a l'air de s'en défendre,
 C'est, par sa vanité, qu'ils ont l'art de la prendre.
 On érige en miracle un billet qu'elle écrit :
 Les bourreaux m'ont gâté son cœur & son esprit !
 Un certain Callidès, sur-tout . . . plein de finesse,
 De pénétration, de ressources, d'adresse,
 Homme très-délié, je le nierois en vain ;
 Mais, dupe quelquefois, à force d'être vain !

D O R C I.

Tout cela ne fait pas, qu'en son impatience,
 Mon fils, tout bonnement, n'aime & n'épouse Hortense.

N O R V I L L E.

Votre fils est aimable, il est rempli d'honneur ;
 Mais, malheureusement, il n'est point un Penseur.

COMEDIE.

DORCI.

Vraiment, je voudrois bien qu'il s'avisât de l'être
 Il ne s'y jouera pas; il fait trop me connoître:
 Je ne l'ai point instruit à penser plus que moi.
 Qu'il serve son pays, se batte pour son Roi.
 Qu'il soit loyal, humain, s'exprime avec son ame;
 Qu'il aime ses amis, ses devoirs & sa femme!
 Voilà les sentimens qu'on lui fut inspirer,
 Et Dorci les aura, j'ai lieu de l'espérer.
 Mon éducation fut un peu négligée;
 La sienne est plus brillante, & fut mieux dirigée.
 Avec de la franchise on n'a besoin de rien:
 C'est mon systême, à moi; mais la grace sied bien.
 Il en a, j'en conviens; il adore Julie,
 Et je suis le valet de la Philosophie.
 Elle a beau m'étaler ses augustes appas,
 L'Amour est son ancien, il doit avoir le pas.
 Use d'autorité.

NORVILLE.

Quel conte! avec ce style,
 Contre moi je mettrois & la Cour & la Ville.
 Ma femme tient à tout.

DORCI.

Oh! comme il lui plaira;
 Mais, puisque tu consens, mon fils épousera.
 Il est tems qu'à mon tour j'exige quelque chose.

NORVILLE.

Encore un coup, sur moi, que ton cœur se repose;

10 LES PRONEURS,
La modération est l'art qui m'appartient.
La violence aigrit, & la douceur obtient.

DORCI.

Bah! à ta place, moi, j'enverrois tout au diable,
Ma femme & ses docteurs.

NORVILLE.

Parti fort raisonnable!

DORCI.

La modération n'est point de mon ressort:
Qui s'emporte a raison, & la foiblesse a tort.
(on entend des applaudissemens derriere le Théâtre.)
Quel est donc ce train-là? le plaisant tintamarre!

NORVILLE.

Je ne suis pas surpris qu'il t'ait paru bisarre.
(les applaudissemens recommencent.)

DORCI.

Il redouble!

NORVILLE, *(à part.)*

Ah! vraiment, l'ouvrage a réussi.

DORCI.

L'ouvrage!.. encore un coup, qu'est-ce donc que ceci?
Sommes-nous chez des fous, ou suis-je chez Norville?

NORVILLE.

Chez des fous.

DORCI.

Ton humeur est aussi trop facile.

COMEDIE.
NORVILLE.

II

C'est une Tragédie.

DORCI.

Après ?

NORVILLE.

Qu'on applaudit.

DORCI.

Quoi ! l'on joue à cette heure ?

NORVILLE.

Eh ! non pas ; mais on lit.

DORCI, (*riant avec éclat.*)

Tu ne plaisantes pas ? la burlesque aventure !

Oh ! c'est être endiablé de la littérature.

NORVILLE.

Que veux-tu ? C'est, dit-on, un chef-d'œuvre divin,

Que l'on ne peut, mon cher, admirer trop matin.

En rêvant, (tu me vas taxer d'extravagance)

Ma femme, cette nuit, se récrioit d'avance :

Elle battoit des mains.

DORCI.

Cette nuit ! tout de bon !

Et tu ne voudras pas la mettre à la raison ?

D'un sommeil si bruyant prévenir la tempête,

Et l'apprendre à rêver, sans te rompre la tête ?

Le bel esprit est certe un étrange tourment !

Corbleu, c'est bien le moins qu'on soit bête en dormant.

LES PRONEURS
NORVILLE.

Le bruit cesse.

DORCI.

Tant mieux.

NORVILLE.

La lecture est finie.

DORCI.

Peste soit du Lecteur, & de son beau génie!

SCENE IV.

Les mêmes, FINETTE.

FINETTE.

AH! Monsieur, je me meurs!

DORCI.

De quoi donc?

FINETTE.

C'est d'ennui!

NORVILLE.

C'étoit le mal d'hier.

FINETTE.

C'est le mal d'aujourd'hui.

Je me suis attachée au trou de la serrure,

Pour tâcher d'attraper ma part de la lecture.

L'Auteur, comme un démon qu'on vient de conjurer,

Dans l'endroit le plus tendre avoit l'air de jurer.

Quelquefois, recueilli dans une horreur profonde,
 Il pouffoit les sanglots les plus plaisans du monde,
 Et, culbutant soudain des cieux, sur des hélas!
 Pour attendrir le cercle, il se tordeit les bras.
 Je crois le voir encor!... Quant à la Tragédie;
 Jamais on ne brocha pareille rapsodie.
 C'est un vilain Corsaire, amoureux, comme un fou,
 D'un minois africain, tombé je ne fais d'où.
 Un grand flandrin de Prince arrive à la traverse;
 Quand il voit son rival, il tombe à la renverse:
 On le relève, il pleure, il gémit; & pourtant,
 Le Corsaire intéresse un peu plus que l'Amant.
 C'est-là le coup de maître!.. Et puis viennent les crimes;
 Des spectres voltigeans sur le bord des abîmes;
 Une Dame voilée, une autre..... & cœtera.
 Mon Dieu! les sottés gens que tous ces Héros-là!
 N'importe; on s'extasie, & le délire entraîne.
 Bélise & Célimene en auront la migraine.
 » Moi, dit l'une, j'ai cru périr au dénouement!
 » Oh! l'admirable horreur, dit l'autre, en grasséyant.
 » Que l'on plaint ce Tyran étouffé dans la foule!
 » Ce bûcher de la fin, fait venir chair de poule.
 » On n'entend rien au nœud, tant il est bien formé!
 » Le cinquieme Acte étonne.. Ah! comme il est rimé!»

NORVILLE.

Fipette, c'est assez.

DORCI.

Parbleu, laisse-la dire.

LES PRONEURS,
FINETTE.

J'ai tant bâillé, Monsieur, qu'il m'est permis de rire.

DORCI.

Est-elle à votre femme ?

NORVILLE.

Oui.

DORCI.

J'aime son minois.

Et comment donc, sur elle, a pu tomber le choix
De ton illustre épouse ?

NORVILLE.

En tout son esprit brille ;

Elle flatte la mere, & ne sert que la fille.

DORCI.

Une telle conduite est pleine de bon sens.
Elle juge à merveille, & peint très-bien ses gens.
Pour ce double mérite, il faut que je l'embrasse.

FINETTE.

Moi !

DORCI.

Toi. Je ne suis point un Lecteur à la glace ;
Mais un brave Marin, ardent & résolu,
Qui ne démâre point de ce qu'il a voulu.

FINETTE.

Monsieur est dans le vrai.

DORCI.

Mais, oui, j'ai des principes.

COMÉDIE.

13

FINETTE.

Oh! cela faute aux yeux.....

DORCI (*embrasse Finette malgré elle.*)

NORVILLE, (*en riant.*)

Comme tu t'émancipes!

Chut. La docte cohue approche de ces lieux.

DORCI, (*ramassant son chapeau qu'il
a laissé tomber en embrassant Finette.*)

Et moi, très-brufquement, je te fais mes adieux.

SCÈNE V.

Madame DE NORVILLE, CÉLIMENE,
BÉLISE, CALLIDÈS, BROUSSIN,
l'Abbé DURCET, VERSAC,
FATMÉ, FORLIS.

(*Broussin s'assied seul, appuyé sur sa canne. Versac
réfléchit profondément.*)

CÉLIMENE, (*à Callidès.*)

Parlez - donc.

BÉLISE.

Prononcez.

FATMÉ, (*en grassoyant.*)

Rompez ce dur silence,

Madame DE NORVILLE.

Eclairez, dirigez ma foible intelligence.

LES PRONEURS;
CALLIDÈS.

Mesdames . . . c'est un pas que Melpomene a fait.

FATMÉ, (*en grassessant.*)

Le jugement est juste.

DURCET.

Et le mot est parfait.

Madame DENORVILLE, (*regardant Forlis.*)

C'est un vrai phénomène! il faut qu'il aille aux nues.

BÉLISE.

Que de sensations jusqu'alors inconnues!

FATMÉ.

Une touche si fine!

Madame DENORVILLE.

Un faire si moëlleux!

CÉLIMÈNE.

L'ensemble!

BÉLISE.

Les détails!

Madame DENORVILLE.

Le style merveilleux!

Avez-vous remarqué ces nuances légères,

Et l'art approfondi dans ses moindres mystères?

Jusqu'à ce Roi cruel, tout a su m'attendrir.

FATMÉ. (*en grassessant.*)

Tenez, j'ai le cœur gros de l'avoir vu mourir.

Madame

Madame DE NORVILLE, (*criant très-fort à l'oreille de Brouffin.*)

Que dites-vous, Monsieur, de cette Tragédie?

BROUSSIN, (*se levant comme pour sortir, & frappant le plancher avec sa canne.*)

Dialogue plaisant! . . . Très-bonne Comédie!

FORLIS, (*étonné.*)

Hem!

Madame DE NORVILLE,

Paix donc.

CÉLIMENE.

Il est sourd; n'importe, il s'y connoît:

C'est convenu

FORLIS.

Mais

Madame DE NORVILLE,

Quoi!

FORLIS, (*montrant Versac.*)

Monsieur est-il muet?

VERSAC, (*sortant de sa rêverie.*)

Je parle peu, Monsieur.

(*Versac & Durcet se disent quelques mots bas; Brouffin prête l'oreille.*)

Madame DE NORVILLE.

Oh! point de défiance!

B

Eh quoi ! n'avez-vous pas entendu son silence ?

DURCET, (à Forlis.)

Vous allez me causer un terrible embarras,
Votre chef-d'œuvre, & vous !

FORLIS.

Je ne vous comprends pas.

DURCET.

C'est qu'ayant la voix forte, & l'accent pathétique,
On veut bien m'employer, comme Prôneur tragique.

FORLIS.

Votre organe est trop beau pour de foibles effais.
Ne vaudroit-il pas mieux s'en remettre au succès ?

DURCET.

Non, non, du grand Moteur la clémence infinie
M'a donné des poumons en faveur du génie.
Oh ! de vous bien louer, je me fais un devoir ;
Et vanter les talens

FORLIS, (à part.)

Dispense d'en avoir.

BROUSSIN, VERSAC & DURCET (sortent en
donnant des signes d'approbation. Madame de Nor-
ville, par des gestes, a l'air de leur recommander
Forlis.)

SCENE VI.

Les mêmes, excepté BROUSSIN, VERSAC
& DURCET.

(Les femmes, dans cette Scene, sont assises.)

FORLIS.

MESDAMES, à propos, irez-vous voir la Piece
Qu'aujourd'hui l'on nous donne?

Madame DE NORVILLE.

Ah! la belle finesse!

FATMÉ. (en grassoyant.)

Un Ouvrage sans titre.

CÉLIMENE.

Il est de Floridor.

CALLIDÈS, (d'un ton pénétré.)

L'infortuné l'avoue.

FORLIS.

Il écrit bien.

Madame DE NORVILLE, (lui faisant signe.)

Encor?

Ce Floridor, Monsieur, est, dit-on, très-honnête;
Mais, c'est un homme, au fait, qui n'a rien dans la tête:
Qui, de ses vieilles mœurs, toujours enveloppé,
Vit obscur, & chez moi, n'a point encor soupé.

B ij

LES PRONEURS,
FORLIS.

Basse Littérature!

B É L I S E.

Il croit qu'on veut lui nuire. . .

C A L L I D È S.

Il faut lui pardonner, le plaindre & l'éconduire.

Se ressouviendra-t-on qu'il ait même existé?

Madame DE NORVILLE.

Comme il parle toujours avec humanité!

F A T M É.

Charmant!

Madame DE NORVILLE, (montrant Callidès.)

C'est notre oracle,

B É L I S E.

Et notre unique arbitre:

C É L I M E N E.

Notre guide.

Mad. DE NORVILLE, (cherchant dans ses poches.)

A présent . . . Bon! je n'ai point l'Epître.

Je dois en convenir, elle a su m'enchanter:

C'est du Chaulieu tout pur, & l'on peut la vanter.

B É L I S E.

L'Auteur?

Madame DE NORVILLE.

C'est . . . c'est Dorci; ce n'est plus un mystère,

COMÉDIE.

21

F A T M É, (*parfilant.*)

Ce jeune homme si doux, qui ne fait que se taire?

Madame D E N O R V I L L E.

Oui; le fils du Marin, si fameux sur les flots.

C É L I M E N E, (*faisant des nœuds.*)

Mais, odieux sur terre.

F A T M É.

Espece de Héros,

Se battant, sans esprit,

B É L I S E.

Dont le babil assomme,

C É L I M E N E.

Qui n'analyse rien, & se croit un grand Homme.

Madame D E N O R V I L L E.

Oui, vous dis-je; & les vers m'ont paru bien phrasés.

Pas un seul lieu commun; point de ces traits usés...

On m'y traite d'Hébé.

C É L I M E N E.

L'apostrophe est brillante.

Madame D E N O R V I L L E.

Oh! la petite Epitre est vraiment très-saillante.

F A T M É.

Je brûle de la voir.

Madame D E N O R V I L L E.

Dans le monde, à propos,

Vous vous souviendrez donc d'en glisser quelques mots?

B ij

LES PRONEURS,
FATMÉ.

Mille.

CÉLIMENE.

Comptez sur nous.

BÉLISE, (*se levant.*)

En honneur, on s'oublie.

(*tout le monde se leve.*)

FATMÉ.

Dans ces entretiens-là, je passerois ma vie.

BÉLISE.

De moment en moment, on y sent ses progrès.

CÉLIMENE.

Les plaisirs de l'esprit ont de puissans attraits.

(*à Forlis.*)

Adieu, Monsieur, songez que vous êtes unique.

FATMÉ.

Ne l'oubliez jamais, & bravez la critique.

(*Célimene, Bélise & Fatmé vont pour sortir, Madame de Norville les arrête.*)

Madame DE NORVILLE.

Mesdames, notre zele, est, je crois, engagé.

Par nous toutes, Forlis doit être protégé.

Il est essentiel que son nom s'accrédite :

Même, avant de le lire, il est bon qu'on le cite.

Il faut que tout Paris se l'arrache demain,

Et je fais que la Cour doit le trouver divin.

BÉLISE.

Il l'est.

CÉLIMÈNE.

Affûrement.

FATMÉ.

Il nous croira, j'espere.

FORLIS.

Trop heureux, si j'ai pu réussir à vous plaire!

(*Célimène, Bélise & Fatmé sortent. Finette entre, & vient parler à l'oreille de Madame de Norville.*)

SCÈNE VII.

*Madame DE NORVILLE, CALLIDÈS,
FORLIS, FINETTE, (dans le fond.)*

CALLIDÈS.

JE vais faire partir mes paquets pour Pekin,
Car le Chinois se forme.

Madame DE NORVILLE.(à *Callidès.*)(à *Forlis.*)

A ce soir à demain.

Pour dîner avec moi, ces étrangers m'attendent;
On fait que, pour nous seuls, en France ils se répandent.

(à *Callidès.*)

Et j'espere qu'un jour, grace à votre raison,
L'Europe adoptera les mœurs de ma maison.

B iv

SCENE VIII.

FINETTE, (*seule.*)

BON! la voilà qui part avec le grand Arbitre . . .
 J'ignore quel effet aura produit l'Épître.

SCENE IX.

HORTENSE, FINETTE.

HORTENSE.

AH! Finette, c'est vous, de grace, allez savoir . . .

FINETTE.

Quoi!

HORTENSE.

Si ma mere est libre, & si l'on peut la voir.

FINETTE.

Elle fort à l'instant; croyez-moi, rien ne presse.

HORTENSE.

Mais

FINETTE.

Laissez-là, vous dis-je, exhalez son ivresse.
 Madame, jusqu'ici, ne vous a donc rien dit,
 Ne vous a point parlé sur un certain écrit?

HORTENSE.

Non; je fais seulement, que, même avec mystère,

Elle s'est renfermée avec son secrétaire.

FINETTE.

(à part.) (haut.)

A merveille! avant peu, vous saurez ce que c'est.

HORTENSE.

Pourquoi me le cacher?

FINETTE.

C'est encore un secret.

HORTENSE.

Ce qui n'en est pas un, c'est

FINETTE.

Quoi!

HORTENSE.

L'indifférence

De Monsieur de Dorci, sa froideur, son silence.

FINETTE.

Oh! vous avez raison; il faut gémir, pleurer:

Il est même assez doux de se désespérer.

Si cela n'est pas gai, cela tient en haleine.

L'Amour s'endort bientôt, s'il n'a point quelque peine.

HORTENSE.

Tu plaisantes toujours. Je fors.

FINETTE.

Oh! je vous suis:

Je crains de vous laisser à vos tendres ennuis.

SCENE X.

DORCI pere, DORCI fils, HORTENSE,
FINETTE.

DORCI fils, (*s'élançant vers Hortense.*)

MADemoiselle! .. ô Ciel! .. Finette!

FINETTE, (*en s'en allant.*)

Point d'affaire.

Nous boudons

SCENE XI.

DORCI pere, DORCI fils,

DORCI pere.

IL paroît que le vent t'est contraire :

Mais va, console-toi, je vais tout hasarder.

Quand la manœuvre est bonne, on est sûr d'aborder.

Tiens la mer : ce n'est-là qu'un nuage qui passe.

Au fort de la tourmente, on songe à la bonace.

La navigation ressemble à tes amours.

Les ouragans, l'espoir, puis, enfin, les beaux jours.

(*à son fils qui paroît distrait.*)

Tâche de m'écouter ; mon fils, causons ensemble.

Connois-tu bien les gens que ce séjour rassemble ?

D O R C I fils.

Ce font de grands esprits, de fameux Ecrivains,
Des Philosophes

D O R C I pere.

Bah! des mortels les plus vains,
Qu'il faut fuir, entends-tu? .. c'est moi qui te l'ordonne,
Et ton pere, en voulors, ne le cede à personne.
Pauvre dupe! à ce piege il étoit déjà pris!
Tous ces Phœnix, pourtant, dont tu parois épris,
A peu de frais, dit-on, ont fait tourner vos têtes:
Ils font pétris d'orgueil, & l'orgueil les rend bêtes.
Que font-ils de si beau pour la société?
Avec tout leur savoir & leur capacité,
Ils cabalent entr'eux, n'élevent rien, détruisent;
Proscriroient volontiers ceux qui les contredisent;
Réforment, Dieu sait comme! &, toujours réformant,
Nous enlevent nos freins, surtout notre enjouement.
Moi, tout ce que j'entends, me confërne & m'étonne.
Vous ne possédez plus qu'un jargon monotone,
Un esprit sec & dur, de la morgue, des mots;
Des charlatans enfin, écoutés par des fots.
Où font donc ces clartés si frappantes, si vives?
Des Docteurs, il en pleut! .. mais, où font vos convives?
Depuis qu'on ne boit plus, tout va de pis en pis.
La rage calculante a glacé tout Paris.
Nos Ancêtres étoient des gens d'une autre étoffe.
Va, mon fils, l'honnête homme est le seul Philosophe.

D O R C I fils.

Ceux que vous attaquez font par-tout révéérés.

D O R C I pere.

Révérés? . . . craints des uns, des autres abhorrés ;
 Voilà le vrai, Monsieur l'admirateur crédule.
 On m'avoit , en passant, tracé leur ridicule,
 Même plus d'une fois : mais ces récits confus,
 Effleurant mon esprit, n'y tenoient déjà plus.
 Norville, tout-à-l'heure, & Norville est sincere,
 M'a remis au courant : toi, si tu veux me plaire . . .

D O R C I fils.

Quoi! des sages fameux . . . des gens profonds . . .

D O R C I pere.

Abus!

Crains-tu de me fâcher? laisse-là tes rébus.
 Il me semble qu'ici la sagesse à la mode,
 Des vices lucratifs, de grand cœur, s'accommode.
 Grace à cette sagesse, on est fat, arrogant,
 Bas, & souple au besoin, oppresseur, intrigant,
 Pliant aux tems, aux lieux, l'ame la plus servile;
 Mauvais finge à la Cour, & tyran à la Ville.
 Pour mieux nuire, on se met sous de puissans abris;
 On vend force venins, sous le beau nom d'Ecrits.
 Par eux, de mille erreurs infectant la jeunesse,
 De l'Etat, que l'on trompe, on détruit la richesse.
 Au fait : je t'interdis pareilles liaisons.
 N'as-tu pas mon exemple? il vaut bien leurs leçons.
 Que l'instinct des vertus, les soins patriotiques,
 T'éclairent sur l'esprit de ces froids Empiriques.
 J'ai saisi, dès long-tems, cette vérité-là.

(mettant la main sur son cœur.)

A-t-on besoin d'un guide? il faut le chercher là.
 Il s'en échappe un cri, vainqueur de l'imposture,
 Et l'on y trouve un code écrit par la nature.
 Je ne suis pas savant; mais, fidele à l'honneur,
 Pour ne pas m'égarer, j'ai consulté mon cœur;
 Ses mouvemens sont francs, ce sont ceux-là que j'aime:
 L'attrait d'une ame droite, est plus sûr qu'un système.
 Crois mon expérience, embrasse mes travaux;
 Sois fier avec les grands, doux avec tes égaux.
 Ce sont des titres vrais que cherche un vrai mérite.
 Je prétends qu'on t'estime, & non pas qu'on te cite.

(Le serrant contre son sein.)

Jure, jure, en mes bras, de quitter les drapeaux
 De ces fourbes adroits, devenus tes héros.
 Ne va point me donner, au terme de mon âge,
 Le chagrin de te voir trancher du personnage;
 Immoler, & pour qui, cette simplicité,
 Sauve-garde des mœurs, chere à la probité;
 Et, perdant la candeur, qui dans toi m'intéresse,
 D'un ton préceptoral, régenter ma vieillesse.

D O R C I fils.

Moi, mon pere! qui, moi!... dirigez votre fils;
 Je n'apprendrai jamais qu'à vous être soumis.

D O R C I pere.

Bon, cela. Reste à voir Madame de Norville.
 Il faudra bien, morbleu, qu'elle change de style.
 Hortense t'est promise, & tu l'auras: je vais

De la bonne façon plaider tes intérêts :
 Mais , ne l'abuse point par une foi trompeuse ;
 Et , même après l'Hymen , songe à la rendre heureuse ,
 A prévenir ses vœux , à contenter ses goûts ;
 Au lieu d'un esprit fort , il lui faut un Epoux.
 N'imite pas ces gens , vantés pour leur belle ame ,
 Qui croiroient s'abaisser , s'ils aimoient trop leur femme.

D O R C I fils.

Ah! je fais le ferment

D O R C I pere.

Viens , baise-moi , fripon,
 Je vais trouver la mere , elle entendra raison.

Fin du premier Acte.





Cy. manillier, fecit.

fait par Le Bossu, Graveur de Monsieur le Duc de Chartres 1777.



A C T E II.

S C E N E I.

CALLIDÈS, (*observant long-tems Forlis, avant
que de parler.*)

FORLIS, (*d'un air soumis & respectueux.*)

CALLIDÈS.

Vous avez l'esprit juste, & cet utile ensemble,
Qui joint les fils épars que le travail assemble.
Vos crayons sont précis, & vos traits prononcés.
Vous marchez sur les pas que nous avons tracés,
Et n'êtes point sujet aux écarts du génie :
Vous l'avez bien prouvé par votre Tragédie.
Mais le talent n'est rien, & la conduite est tout.
Il faut vous observer sur vos regles de goût,
Changer d'opinions, fronder les plus admises,
Du vieux Littérateur dépouiller les sottises.
Prenez garde, Monsieur, le siecle est avancé.
Nos Ayeux écrivoient, & nous avons pensé.
De certains préjugés il faudra vous défaire.
Voyons : sur les Auteurs que l'Europe révere,
Estimés autrefois, modeles soi-difans,
Dans ces jours de raison, quels sont vos sentimens ?
Du point d'où vous partez, pesez les convenances,

Mesurez les progrès, & jugez les distances.

FORLIS.

En matiere de goût, si vous le trouvez bon,
 Je juge par l'instinct, plus que par la raison.
 Ce qui me plaît est bien, c'est ma seule réponse.
 Oui, c'est toujours chez moi, le plaisir qui prononce;
 Et la réflexion a souvent confirmé
 Cet attrait d'un esprit facile & désarmé.
 J'en conviens à ma honte, il ne peut, quoi qu'il fasse,
 Soumettre à l'examen ce qui tient à la grace.
 C'est ce duvet fragile, à la fleur attaché,
 Qu'on ne retrouve plus, si-tôt qu'on l'a touché.
 Par exemple, est-ce à moi de risquer un suffrage?
 Horace me paroît un véritable sage.
 Il semble se jouer autour du cœur humain;
 Il y glisse le trait, & fait cacher la main.
 Virgile . . . c'en est trop pour mon insuffisance.
 Revenons aux Auteurs qui sont chers à la France.
 Des Poètes, Corneille est, je crois, le premier.
 Hors de l'humaine atteinte il a mis son laurier.
 Son rival que j'adore, & qu'après lui je nomme,
 Sans marcher sur sa trace, est encor un grand homme.
 Je ne fais : mais, Monsieur, j'ose estimer Rousseau,
 Et je me suis permis quelque goût pour Boileau.
 Si je me suis trompé, que mon guide m'éclaire.
 Je marche encor dans l'ombre, & j'attends la lumière.

CALLIDÈS.

De tout ce que j'entends, vous me voyez confus.

Tout

Tout cela fut jadis : mais tout cela n'est plus.
 Corneille & ses héros font des Energumenes.
 Nous avons bien besoin de ses vertus Romaines !
 Il n'est rien de plus sot qu'un Peuple conquérant ;
 Et c'est cela qu'il peint , en nous l'exagérant.
 Il a fait , si l'on veut , des scènes tolérables ;
 Mais son style a vieilli , ses plans sont misérables :
 Et comme , enfin , du style on est sur-tout frappé ,
 Racine monte au rang qu'il avoit usurpé.
 Vous aimez donc Rousseau ? mais c'est une hérésie.
 Quelques pâles lueurs de vieille Poésie :
 Voilà votre Pindare , infortuné Rimeur ,
 Détrempant un vers sec avec des flots d'humeur.
 Boileau , correct & froid , n'est point du tout sensible :
 Bardus l'a décidé ; Bardus est infailible.
 Tout cela , cher Forlis , est plus que démontré :
 C'est de votre croyance un article sacré ;
 C'est l'arrêt que rendra , selon toute apparence ,
 L'autre postérité que nous formons d'avance.

F O R L I S.

Eh bien ! moi , j'en croyois deux arbitres puissans.

C A L L I D È S.

Autre écart ! Qui sont-ils ?

F O R L I S.

Le Public & le tems.

C A L L I D È S.

Le tems commence à nous , de l'instant où nous sommes.

G

Le tems est destructeur, & nous créons des hommes.
 Quant au Public, son joug vous tient-il donc courbé?
 Le Public est, Monsieur, terriblement tombé.

F O R L I S.

S'il s'alloit relever!

C A L L I D È S.

Chimere! vains présages!
 On ne réussit point sans l'agrément des fages.

F O R L I S.

Pauvre esprit que j'étois! je m'écriois souvent:
 La médiocrité domine insolemment;
 Le mérite oublié languit sans récompense;
 Il vit dans l'abandon, ou meurt dans l'indigence.
 Des vices que j'ignore ont produit tout cela.
 Nous avons des tyrans: mais le Public est-là.
 Tout s'altère & périt; toute Secte est fragile:
 Lui seul compose un corps qui demeure immobile.
 Egaré quelquefois, & jamais corrompu,
 Il aime le génie, il cede à la vertu:
 Les solides honneurs, c'est lui qui les dispense:
 Des réputations il tient seul la balance,
 Et devient, tôt ou tard, dans ses droits affermi,
 Des talens outragés, le vengeur & l'ami.
 Je me disois cela: quel travers! quelle ivresse!
 Ce que c'est qu'un faux pli de l'aveugle jeunesse!

C A L L I D È S.

Il faut trancher le mot: vous êtes bien gâté.

Mais le soin obtient tout de la docilité.

FORLIS.

Je m'abandonne à vous.

CALLIDÈS.

On saura vous instruire.
 Vous êtes bon, trop bon, & cela peut vous nuire.
 Vous saurez, avec nous, ce qu'il faut dénigrer.
 Vous connoîtrez les gens qu'il convient d'admirer.
 Après le coup d'éclat que vous venez de faire,
 Montrez-vous seulement; le reste est notre affaire.
 A tout, sans nul effort, vous ouvrant un accès,
 Travaillez peu vos vers, & beaucoup vos succès.
 Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile;
 Mais rampez sous le Grand qui peut vous être utile.
 Le mot d'humanité m'a fort bien réussi:
 Vous pourrez, au besoin, vous en aider aussi.
 Malgré ce mot, pourtant, l'autorité cruelle,
 Craignant notre morale, alloit sévir contr'elle.
 La tolérance alors entendit nos soupirs,
 Et, couverts de son voile, on nous crut ses martyrs:
 De-là notre pouvoir, long-tems problématique,
 Souple dans son principe,

FORLIS, (à demi-voix.)

Aujourd'hui despotique.

CALLIDÈS.

Contre l'outrage, ainsi, quand on a su s'armer,
 On parvient, à son tour, au moment d'opprimer.

C ij

36 LES PRONEURS,
Extrémité terrible, autant que nécessaire!
L'oppression, hélas! est un droit littéraire:
Vous y viendrez un jour, pour chasser nos fléaux,
Et défendre l'esprit des attentats des fots.
Pour cela, ne cherchez que les cercles d'élite;
Pesez, calculez tout, & même une visite.
Rien n'est indifférent: Voyez beaucoup Æglé;
Car, il faut que de vous, chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie,
Et jouir des honneurs attachés au génie.

F O R L I S.

Vous savez que de moi le sexe est adoré,
Quand l'esprit est chez lui par les graces paré.
Ces traits ne sont pas ceux de l'Æglé qu'on renomme.
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

C A L L I D È S.

Que trouvez-vous donc là de si fort à blâmer?
Il faut savoir haïr, pour savoir bien aimer.
La jugez-vous, d'ailleurs, sur un bruit populaire?
Elle a trop réfléchi, pour ne pas savoir plaire.
Embrassant, j'en conviens, des objets trop hardis,
Elle a quelques défauts; mais elle a ses mardis.
Ce n'est que ce jour-là qu'à Paris on raisonne:
C'est, en un mot, Monsieur, les mardis qu'elle étonne.
Vous en aurez trop cru, Blunt, Ariste, Damis,
Et ces gens-là, je crois, ne sont pas ses amis.

F O R L I S.

Ces gens-là m'ont pourtant paru très-estimables;

Ce font de bons esprits ; leurs mœurs font respectables.
Leurs écrits , en tout genre , étincellent de traits ,
Et , sans nulle cabale , ils ont eu des succès.

C A L L I D È S.

Mais , à quoi tiennent-ils ? se font-ils fait connoître ?
Dans nos maisons jamais les a-t-on vu paroître ?
Ces succès prétendus font des titres contre eux.

F O R L I S.

Mon Maître , permettez . . . Ne vaudroit-il pas mieux
Que nos Littérateurs , imitant leur sagesse ,
Dussent tout au talent , & rien à la souplesse ?
Que ces rivaux unis , par le même chemin ,
Allassent à la gloire , en se donnant la main ;
De l'émulation ressentissent la flamme ,
Non ces feux de la haine , attisés dans leur ame ?
Ne vaudroit-il pas mieux , que , plein d'aménité ,
L'esprit , ce don du Ciel , fût joint à la bonté ?
Peut-être , alors , ce titre en seroit plus auguste.
Plus on est éclairé , plus on doit être juste.
Dieu ! je m'avance trop . . . je m'égare . . . pardon . . .
J'en ai trop cru mon cœur , pas assez ma raison.

C A L L I D È S.

Dites-moi , s'il vous plaît , l'homme aux belles chimeres,
Comment , du Peuple Auteur , faire un Peuple de freres ?
De ces visions-là qui vous a donc bercé ?
Votre cerveau , vraiment , est un peu renversé.
Dans la société , même la plus unie ,
Tout se meut par les chocs & par l'antipathie.

Sous la main du plus fort , le foible se débat.
 Quand on commence à vivre, on commence un combat.
 Tout est guerre ou parti: le meilleur est le nôtre ;
 Et pour le bien du monde , il doit écraser l'autre.
 Que dis-je! c'en est fait : Forlis , ouvrez les yeux ,
 Voyez nos favoris , fêtés & glorieux ,
 Aux fastes de mémoire inscrits tous à la file ,
 Parler à l'univers qui se fait à leur style ,
 Et fouler à leurs pieds leurs rivaux abattus.

FORLIS. (*à demi-voix.*)

Qui n'ont que des talens , des mœurs & des vertus.

CALLIDÈS.

Notre esprit seul prévaut : ses leçons immortelles
 Savent des grands objets descendre aux bagatelles.
 Oisifs, ou non , la gloire a pour nous mille échos.
 Mon dernier rhume , enfin , fut mis dans les Journaux.

FORLIS.

C'en est fait : je me rends ; ma docile ignorance ,
 Après un tel discours , se foumet en silence.
 Mon esprit désormais humblement vous croira ,
 Et vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

CALLIDÈS.

Un sage.

FORLIS.

Est-il possible ? à tout je me résigne.

CALLIDÈS, (*l'embrassant.*)

Et voici le garant.

COMEDIE
FORLIS.

39

Puissé-je en être digne ! ...
Mais, comment ai-je pu , noble chef des Penseurs,
Aux yeux de la sagesse exposer tant d'erreurs ?

CALLIDÈS.

Allez & prospérez.

*(Les autres Prôneurs entrent. Forlis les salue avec
l'air de la ferveur & de la plus grande humilité, & sort.)*

SCENE II.

CALLIDÈS, LA SOCIÉTÉ DES PRONEURS.

CALLIDÈS.

MESSIEURS, ce Profélyte
Voit son insuffisance, & sent votre mérite . . .
On peut se l'attacher.

DURCET.

A propos de cela,
Que devient donc Furet ? il devrait être là.

CALLIDÈS.

Mais il est occupé d'une très-grande affaire.
L'issue en est douteuse, & je n'en attends guere.
Ce Furet, entre nous, est un homme excellent.
Toujours allant, venant, gesticulant, parlant,
Il fait impression sur les plus indociles.
Nous le détacherons dans les cas difficiles.

C iv

Eh! le voici lui-même:

(*Brouffin s'assied, a l'air d'écouter pendant quelque tems, & s'assoupit par intervalle.*)

SCENE III.

Les mêmes, FURET.

FURET, (*essoufflé, tout en eau, & se jettant dans un fauteuil.*)

Ouf! ouf! je suis rendu.

CALLIDÈS,

Hé bien!

FURET.

L'adresse est vaine, & l'espoir est perdu.

VERSAC.

Comment? expliquez-vous.

FURET, (*à Callidès.*)

Mélez-vous-en vous-même.

Depuis deux jours, que dis-je? aujourd'hui, le troisieme,

Je cours pour établir, pour r'habiller encor

La réputation de ce maudit Mondor:

Rien: cela ne rend pas; on rit de mes grimaces.

Non, je n'ai jamais vu les esprits si tenaces.

» En tout point, disent-ils, cet homme est un oison;

» On le fait, on le voit.»

CALLIDÈS.

Hé bien! Ils ont raison.

Mais, Furet, prenez garde, il nous est nécessaire.
Il faut qu'il ait un nom, j'ai promis.

DURCET.

Comment faire ?

FURET.

J'y renonce.

CALLIDÈS.

Songez....

VERSAC.

Encore un dernier soin.

CALLIDÈS.

Allons, pour le Marais nous en aurons besoin.

DURCET.

Voyez.

VERSAC.

Fâchez.

CALLIDÈS.

Courez.

FURET.

Ah! l'attaque est trop vive,

Je cede : mais, au moins, empêchez qu'il écrive ;
Et, tenez, même ici, j'ose en risquer l'aveu,
Pour bien faire, il faudroit l'astreindre à parler peu :
Car il ne finit pas, & parle, Dieu fait comme !
Faites qu'il soit muet, & j'en fais un grand homme.

CALLIDÈS.

Faire taire un bayard ! oh ! c'est trop exiger.

42 LES PRONEURS,
FURET.

C'est ma clause.

CALLIDÈS.

A propos, c'est le cas d'y songer...

VERSAC.

A quoi? dites-nous donc?

DURCET.

Hé bien!

CALLIDÈS.

Ce bon Ariste

Vit dans son cabinet; il est pauvre, il est triste.

Il a fait des écrits qui sont assez goûtés,

Et qui, lorsqu'on voudra, lui seront contestés.

Sans entours, sans appui, tapi dans son asile,

Sa réputation lui devient inutile.

Ce qui n'est rien pour lui, pour l'autre est un trésor:

Il faut en disposer en faveur de Mondor.

VERSAC.

Point d'inconvénient à cela.

DURCET.

Nul.

FURET.

De grace....

VERSAC.

Le trait est lumineux!

CALLIDÈS.

Furet, un peu d'audace.

Nous le dirons ; d'abord , on nous démentira :
 Nous le répéterons , & puis on nous croira.

F U R E T.

Je ne réponds de rien.

C A L L I D È S.

Moi , de tout.

F U R E T.

Il m'enflamme ;
 C'est Platon qui me parle , il m'a transmis son ame.
 Vers l'immortalité Mondor fait un grand pas :
 Oui , notre homme est sauvé ; mais qu'il ne souffle pas.

C A L L I D È S.

Je sens bien , comme vous , qu'il faudra l'y contraindre.

F U R E T.

Des oisifs , tant qu'on veut ; mais les fots sont à craindre.

C A L L I D È S. (*Ici Callidès s'assied , &
 ils se rangent tous autour d'un Bureau.*)

Passé pour celui-ci. Ça , parlons , à présent ,
 Sur un point qui pour nous est plus intéressant.
 L'amour-propre est par-tout. Grace à notre artifice ,
 Dans le cœur le plus dur la louange se glisse :
 Elle y coule , s'étend , l'épanouit enfin.
 Quand il est bien loué , l'hébéte se croit fin.
 Mais , en louant les uns , on révolte les autres ;
 Je n'y suis attendu. La Secte a ses Apôtres ;
 Elle a ses ennemis ; il faut nous en venger ,
 Et faire repentir qui nous ose outrager.

44 LES PRONEURS ;

Egoïstes humains, persécuteurs paisibles,
Vous qui brillez, sur-tout, par les incompatibles,
Quelques jaloux obscurs se glissent dans Paris,
Et j'apporte à vos yeux la table des Proscrits.

DURCET.

Lisez, nous sommes prêts, & Brouffin même écoute:

(*Brouffin se rapproche de Callidès.*)

CALLIDÈS.

Le Rimeur Alcidas.

FURET.

Je fais qu'il nous redoute.

CALLIDÈS.

Il flotte, il tergiverse, on prétend qu'il est doux:
Il n'est pas contre nous, mais il n'est pas pour nous.

DURCET.

Vite, le crayon noir.

VERSAC, (*d'un air distrait, & écrivant.*)

La tiédeur est coupable.

CALLIDÈS.

Ergaste.

DURCET.

Comment donc il nous courtise?

CALLIDÈS.

Fable.

Je fais qu'il voit les gens que nous avons notés.
C'est un esprit, dissous dans les frivolités,
Incapable d'effor, insensible au sublime,

COMEDIE.

45

Ayant l'air d'ignorer le prix de notre estime.

DURCET.

Puni comme infracteur. Après? Qui?

CALLIDÈS.

Dorvilé.

Il vient de réussir, sans m'en avoir parlé.

(*Brouffin commence à dormir assez profondément, & laisse aller sa tête sur l'épaule de Callidès.*)

CALLIDÈS (*continue.*)

Ces fraudes-là, Messieurs, tirent à conséquence,
Et la société doit en tirer vengeance.

Il faut faire un exemple, & qu'on sache, à jamais,
Que nous possédons seuls le tarif des succès.

FURET.

Et les autres?

CALLIDÈS.

Des fots, des plaifans détestables.

VERSAC.

Pour les plaifans, sur-tout, soyons inexorables.

CALLIDES.

C'est peu que leur pays s'arme pour les punir ;
De l'Univers savant il faudra les bannir.

Vous, l'Abbé, dont la plume à tout est endurcie ;
Ameutez Pétersbourg & son Académie.

Dépêchez ce Journal, encor trop indulgent,
Où la haine voyage, & croit en voyageant.

Employons, à l'envi, pour servir ou pour nuire,

L'art de la Prônerie, & l'art de la Satyre.

Verfac, pour l'Italie il nous faut un Pamphlet.
 Deux mots dans l'Inde, aussi, feroient un bon effet.
 L'intrepide Furet, dont la haine a des ailes,
 D'un hémisphere à l'autre enverra vingt libelles.
 Brouffin.. maudit dormeur.. Brouffin, réveillez-vous.
 Il a le sommeil dur; conspiriez avec nous.

BROUSSIN, (*se réveillant & se levant.*)

Moi, je suis toujours prêt; me voilà. Je conspire.

CALLIDÈS.

Il faut parler contre eux, contre eux il faut écrire.
 Faites-les promptement haïr des Electeurs.
 Quant à moi, mes pinceaux ne seront point flatteurs.
 J'ai des facilités, je le dis sans mystere,
 Pour les faire abhorrer dans toute l'Angleterre.
 Ces attentions-là, ces moyens innocens,
 Dans l'Univers entier nous font des partisans.
 Cela n'empêche pas, que, toujours pleins de zele,
 Nous ne vantions par-tout l'union fraternelle,
 La paix, la douce paix, seul trésor des humains,
 Le contrat social, & ses nœuds les plus saints.
 Tels sont mes sentimens: vous connoissez, du reste,
 Les vœux d'une ame simple & d'un esprit modeste.
 Dans cette circonstance il faut se déchaîner;
 Mais, si l'on nous admire, il faudra pardonner.

DURCET.

Tandis qu'il nous parloit, soit dit sans hyperbole,
 J'ai cru voir sur son front rayonner l'Auréole.

COMEDIE. 47

CALLIDÈS, (*à ces mots, court
embrasser Durcet, & ils restent quelque
tems dans les bras l'un de l'autre.*)

VERSAC.

Charme de l'union! quel groupe! il m'attendrit.

BROUSSIN, (*les loignant.*)

Diable! le bel effet!

FURET.

Ce n'est rien que l'esprit,
Sans la bonté du cœur!

CALLIDÈS, (*fortant des bras de Durcet.*)

C'est ce que j'allois dire.

FURET.

C'est un Ange!

VERSAC.

Il m'étonne!

DURCET.

Il mérite un Empire.

(*à Brouffin.*)

N'en convenez-vous pas?...

FURET.

Vous ne répondez rien.

BROUSSIN.

Hem! qu'est-ce? hem! j'entends mal; mais je comprends fort bien.

SCENE IV.

Les mêmes, Madame DE NORVILLE, DORCI pere, (entrant par deux côtés opposés.)

DORCI pere, (*à Madame de Norville.*)

MADAME, excusez-moi si j'ai forcé la porte.
 Un valet incivil, & que le Diable emporte,
 M'a dit d'un ton capable, « on ne peut entrer là. »
 Il ne fait ce qu'il dit : car enfin m'y voilà.
 J'ai, très-heureusement, achevé mon voyage.
 Je reviens à propos : votre fille est en âge,
 Ils s'aiment, vous savez qu'ils doivent être unis,
 Et je viens réclamer tout ce qu'on m'a promis.

Madame DE NORVILLE, (aux Prôneurs.)

Peut-être ai-je tardé : mais vous avez, je pense,
 Plutôt que de coutume, ouvert votre féance.
 Vous venez, si j'en crois votre sérénité,
 D'agir pour la concorde & pour l'humanité.
 Quels célestes penchans ! .. vous me voyez ravie ! ..
 Le divin Colonel m'a tenu compagnie ;
 Il m'a lu son traité sur le Colimaçon :
 Rien n'est plus instructif ! quelle érudition !
 Unique ! il a vanté mes extraits de Chimie,
 Rangé mes Papillons, parlé d'Astronomie ;
 Puis, pittoresquement jetté sur un sofa,
 Il s'est mis à jouer de mon Harmonica.
 J'oublois . . . sur les grains il m'a promis d'écrire.

Quels

Ah! j'attends son volume, & brûle de m'instruire.

(DORCI *trépigne d'impatience.*)

DURCET.

Que d'esprit!

VERSAC.

Que de grace!

Madame DE NORVILLE.

Eh! Messieurs, point du tout;

La figure passable, avec un peu de goût.

(*donnant une Brochure à Callidès.*)

A propos, voudrez-vous protéger cet ouvrage?

C'est un Conte.

FURET.

Badin? d'un des nôtres, je gage:

VERSAC.

Socrate étoit plaisant.

Madame DENORVILLE.

Enfin, j'ai résolu....

CALLIDÈS.

Faut-il lire, ou parler avant que d'avoir lu?

Madame DENORVILLE.

Optez: mon amitié ne veut rien qui déplaîse.

Un succès, un succès, & le reste à votre aise.

DORCI père.

Voudrez-vous un instant laisser vos papillons,

D

30 LES PRONEURS,
Vos grains, votre musique, & vos colimaçons,
Pour

Madame DE NORVILLE.

Ma fille est, Monsieur, d'une extrême jeunesse.

DORCI.

Seize ans... hem? c'est mon compte.

Madame DE NORVILLE.

Eh! bon Dieu! rien ne presse.

DORCI.

Tout presse pour Dorci, car il est amoureux.

Qui peut vous engager à retarder ces nœuds?

Peut-on faire trop tôt un mariage utile?

Nuls motifs de délais, & de terminer, mille.

Madame DE NORVILLE.

Si vous le permettez

DORCI.

Quoi?

Madame DE NORVILLE.

Dans un autre tems,

Nous parlerons, Monsieur, de ces arrangemens.

DORCI.

Un autre tems! ma foi, cette lenteur m'offense.

Quels font donc, s'il vous plaît, vos propos d'importance?

Et quels soins, s'il vous plaît, sont plus intéressans,

Que d'aimer, d'élever, d'établir ses enfans?

Je ne devine pas quels plaisirs sont les vôtres;

Mais ce sont-là les miens, je n'en connois point d'autres.
 J'ai défendu mon Roi, j'ai servi mon Pays,
 Et je veux maintenant le bonheur de mon fils.

CALLIDÈS.

Monfieur, en pourfuivant vos courfes militaires,
 Avez-vous remarqué le progrès des lumieres?
 Acquiert-on plus d'ensemble, a-t-on des réfultats?
 Généralife-t-on?

DORCI.

Je ne vous entends pas.
 Avec ces grands mots-là vous croyez me confondre;
 Mais, non Meffieurs, j'en ris; c'est, je crois, vous répondre.
 (*à Madame de Norville.*)
 Revenons à l'Hymen.

Madame DENORVILLE.

Quelle obftination!

CALLIDÈS, (*tournant le dos.*)

L'Hymen eft fi bourgeois!

DURCET, (*s'éloignant.*)

Et de fi mauvais ton!

BROUSSIN.

Ne fe fâche-t-on pas?

DORCI (*à Madame de Norville.*)

Ecoutez-moi, de grace . . .

Et . . .

Madame DENORVILLE.

Vous n'avez point pris, & cela m'embarrasse.

D ij

DORCI (*observant les attitudes différentes
des Prôneurs, & se levant.*)

Pere trop attentif, ami trop empressé,
 Dans ces lieux, en effet, je me crois déplacé.
 Je suis édifié de l'humeur de vos sages;
 Peut-être, quelque jour, j'écrirai mes voyages.
 Vous n'y trouverez point ce ton entortillé,
 Ces faux clinquans d'esprit dont ce siecle a brillé;
 Mais la candeur, la foi, l'amitié respectable,
 L'antique loyauté que l'on traite de fable;
 Un cœur toujours ouvert; un bon & franc Gaulois,
 Respectant ses devoirs, obéissant aux loix;
 Des services rendus, des mœurs héréditaires;
 L'honneur enfin, l'honneur, ce trésor de nos peres.
 En attendant, Messieurs, retenez bien ceci:
 J'ai vu des fous par-tout; mais par-tout, moins qu'ici.

S C E N E V.

Les mêmes, excepté DORCI.

Madame DE NORVILLE.

QU'ENTENDS-JE! ah! pardonnez.

CALLIDÈS.

Bon!

FURET.

Bagatelle pure!

DURCET,

Mais ce qu'il vient de dire, est, je crois, une injure.

Cela va s'ébruiter ; notre honneur est perdu.

VERSAC, (*qui écrivoit sur une table.*)

Qu'est-ce que l'on a dit ?

BROUSSIN.

Je n'ai rien entendu.

DURCET.

Ce brutal me paira.

CALLIDÈS, (*à Durcet & aux autres,
avec l'air de les congédier.*)

Quel courroux vous enflamme ?

Je vais, à ce fujet, entretenir Madame.

S C E N E V I.

Madame DE NORVILLE, CALLIDÈS.

Madame DE NORVILLE.

Tous mes sens sont émus.

CALLIDÈS.

Cet orage n'est rien ;

Et même, j'entrevois qu'il peut produire un bien.

Refusez votre fille au fils de ce sauvage.

Aux esprits animaux il doit tout son courage.

Un Mousse est plus pour lui qu'un Sénat de Savans,

Et jamais il n'a su consulter que les vents.

Vous avez un prétexte à manquer de parole.

D iij

Madame DE NORVILLE.

Mon mari se plaindra.

CALLIDÈS.

Plainte vaine & frivole!

Depuis quand ces égards pour les maris grondeurs?

Il faut donner Hortense à l'un de nos Messieurs:

A Versac, par exemple; il est plein de mérite,

Quoiqu'il ne parle pas, il ira loin & vite.

Il fait, en ce moment, un livre universel.

Madame DE NORVILLE.

Comment?

CALLIDÈS.

Voilà d'où vient ce silence éternel,

Il me dit l'autre jour: » paroles hasardées,

» Sont autant de larcins qu'on fait à ses idées.

Madame DE NORVILLE.

Oh! le mot est sublime!

CALLIDÈS.

Eh bien! décidez-vous;

C'est un Législateur qu'elle aura pour Epoux.

Madame DE NORVILLE.

La législation, & je le crains d'avance,

Pourra fort bien manquer son effet sur Hortense.

CALLIDÈS.

Cet Hymen terminé, c'en est fait, nous regnons,

Et nous tenons Paris avec vos deux maisons.

Votre main, du Parnasse ouvrira les barrieres ;
 Des Licurgues naiffans vous tiendrez les lifieres.
 Malgré l'obscure envie , & ses traits superflus ,
 Nous fixerons chez vous le banquet des Elus.
 Nous vous associerons à certaines féances ,
 Et reglerons nos choix d'après vos préférences.
 Ceux que vous prônerez feront toujours divins ;
 Ceux que vous proscrivrez effuieront nos dédain.
 Nos arrêts dépendront de votre fantaisie :
 Des Socrates nouveaux vous ferez l'Aspasie ;
 Vous aurez , chaque soir , un travail avec nous ,
 Et l'Europe savante aura les yeux sur vous.
 Songez-y. Que vous fait un passager murmure ?

(s'approchant d'elle , & en confidence.)

Ce mariage importe à la Littérature.

Madame DE NORVILLE.

Je ne veux pas pourtant , malgré mes sentimens ,
 Pour la Littérature affliger deux Amans ,
 Et ma fille , sur-tout. Je suis Epouse & Mere.

CALLIDÈS , (avec un sourire.)

Vous êtes foible encor.

Madame DE NORVILLE.

J'y songerai.

CALLIDÈS , (plus sérieusement.)

J'espere

Que vous dépouillerez tous ces vieux préjugés ,
 Pour qui les grands objets sont toujours négligés.

D iv

Madame DE NORVILLE.

Venez ; dans ce moment, je ne puis rien répondre,
Je ne discerne rien ; tout sert à me confondre :
Mais l'amour maternel ne peut être une erreur.

CALLIDÈS, (*recommençant à sourire.*)

Suivez votre raison, & craignez votre cœur.

Fin du second Acte.





C. P. Marillier del.

1777

L. Batton sculp.



A C T E III.

S C E N E I.

*Madame DENORVILLE (seule, assise
près d'une table couverte de Brochures, tenant un
Poëme in-quarto.)*

ON voit par les effets, qu'il a scruté les causes.
 Quel tact! oh, ce Poëme est vraiment fort de choses.
 C'est un secret nouveau, je crois cela prouvé;
 Racine le cherchoit, & Damon l'a trouvé.
 Enfin, voilà des vers, des formes poétiques,
 Et des transitions tout-à-fait didactiques.
 Quel train cela va faire! oui, l'Auteur est divin.
 Il faut une Statue à ce jeune Ecrivain.

(elle met le finet, pose le livre & se leve.)

Mais, que ne dois-je point à notre illustre secte!
 On me cite par-tout, par-tout on me respecte.
 Tout l'esprit de la France est ici rassemblé,
 Et j'ai toujours bien dit, avant d'avoir parlé.

S C E N E II.

DORCI pere, *Mad.* DENORVILLE.

Madame DENORVILLE.

QUE vois-je? encor Dorci, tout bouffi de colere!
 Dieu! quel homme illettré! que lui dire, & qu'en faire?

D O R C I pere.

Hé bien , Madame, hé bien ! m'en ferez-vous raison ?
Souffrez-vous que chez vous on ait un pareil ton ?

Madame D E N O R V I L L E.

Ils ont été , Monsieur , scandalisés du vôtre.

D O R C I pere.

Je n'en changerai pas ; il en vaut bien un autre.
Peu louangeur , mais simple , il peint la vérité.
Tant pis , s'il effarouche , & s'il n'est pas goûté.
Celui de vos Messieurs est aussi trop bisarre.
Ils parlent , Dieu me damne , une langue barbare
Et je parierois bien , qu'avec tout leur fatras ,
Eux-mêmes , quelquefois , ils ne s'entendent pas.
D'ailleurs , s'ils ne faisoient que des énigmes , passe ;
J'en devine par fois : mais ils sont pleins d'audace.
Qu'ils viennent sur mon bord , je les régalerai.
Il est certains égards que je leur apprendrai.
Je ne raisonne pas , moi ; tout cela m'ennuie.
L'éloquence du cœur est dans la bonhomie.
Oui , le cœur , entre nous , c'est-là le meilleur lot.
Je crois qu'avec de l'ame , on n'est jamais un sot.

Madame D E N O R V I L L E.

Eh ! Monsieur , justement , c'est par l'ame qu'ils brillent.
De traits d'humanité tous leurs écrits fourmillent.
C'est par-là qu'ils m'ont plu. De mille préjugés
Les esprits sont par eux , à la fin , dégagés.
La vérité tardive est au moins apperçue ;

De tous les droits de l'homme on connoit l'étendue.
 Ils ont l'heureux talent & le rare secret,
 De faire tout aller du fond d'un cabinet.
 En dépit des clameurs, contre eux si peu fondées,
 Dieu-merci! nous touchons au regne des idées.
 C'est un champ vaste & noble où l'on peut moissonner,
 Et, de mon boudoir, moi, j'apprends à gouverner.
 Nous préserve le Ciel de voir l'intolérance
 Vouloir inquiéter leur sage indépendance!
 Qu'ils soient libres, chéris, opulens & fêtés,
 Vous les verrez, par-tout semant les vérités,
 Détruire les abus, écarter les orages,
 Faire fleurir la paix, encourager les sages:
 Mais, si de leurs bienfaits le cours est suspendu,
 L'esprit humain s'arrête, & le monde est perdu.

D O R C I pere.

Hem! ne voilà-t-il pas de leurs mots emphatiques!
 Quoi que puissent conter ces bavards dogmatiques,
 Le monde ira sans eux: leur système, leur goût,
 Et leur prose, & leurs vers n'y feront rien du tout.
 Et puis, de ces objets croit-on qu'ils s'entretiennent?
 Que tout soit renversé; mais que vos soupés tiennent:
 Ils en riront d'autant. J'ai vu dans leurs propos,
 Qu'ils sentent pour leur compte & les biens & les maux.
 Quant aux autres, néant... Ah çà, quittons les nues,
 Les hautes régions ne me font pas connues;
 Descendons aux devoirs plus rapprochés de nous.
 Soyez douce, indulgente; en un mot, soyez vous.

60 LES PRONEURS,

Je vous vis autrefois, tout aussi raisonnable,
 Et votre esprit, moins grave, en étoit plus aimable.
 Envoyez promener tous vos Êtres pensans,
 Et leurs beaux entretiens, par fois vuides de sens.
 Mariez votre fille avec mon fils qui l'aime;
 Cet Hymen leur convient, il convient à vous-même.
 Norville a de l'humeur, ces nœuds vont la calmer;
 Et ces deux chers enfans, comme ils vont vous aimer!
 Vous verrez leur bonheur, leurs transports, leur ivresse.
 Tenez, d'avance, moi, j'en pleure de tendresse.
 Ensemble nous vivrons comme d'anciens amis,
 Sans gêne, sans débats, sur-tout sans beaux esprits.
 Laissons-les tous, courant après quelques bluettes,
 Importuner l'Etat de leurs doctes fornettes.
 Nous, songeons au solide; il faut tenir aux siens.
 Je crois qu'on n'est heureux, qu'à force de liens.
 Vos gens les rompent tous; je veux qu'on les resserre.
 De leur sublimité nous avons bien à faire!
 Il nous faut du bonheur, rien qui soit compassé,
 Et des plaisirs, sur-tout, pour un âge avancé.
Madame DE NORVILLE, (d'un ton froid & tranquille.)

Pour les mœurs d'autre fois, vous êtes plein de zèle,
 Et vous venez d'en faire un tableau très-fidèle,
 Même assez pathétique.

D O R C I.

Hé bien, vite, un aveu.

Madame DE NORVILLE.

Un moment, s'il vous plaît. Comme vous prenez feu!

Quoi, sans nul examen, faut-il qu'on se décide?

DORCI.

L'examen est de trop, lorsque le cœur nous guide.

Madame DE NORVILLE.

Il faut, avant d'agir, penser très-mûrement.

DORCI.

Il faut, sans y penser, agir par sentiment.

S C E N E III.

Les mêmes: UN VALET, (apportant une lettre.)

Madame DE NORVILLE.

J'E voulois être seule. Hé bien! qu'est-ce?

LE VALET.

Une lettre,

Que bien discrettement on vient de me remettre.

Madame DE NORVILLE.

Cette Piece... il est tard... que mes chevaux soient mis.

(parcourant la lettre.)

J'y puis être assez tôt pour la fin... je frémis!...

(à Dorci.)

Permettez-vous?

DORCI.

Je fors, mais dans la confiance,

Que je verrai l'Hymen de mon fils & d'Hortense.

Adieu; Norville attend, & je vais l'affurer

Que j'ai tout obtenu, qu'il peut tout préparer.

SCENE IV.

Madame DE NORVILLE, (seule, lisant la lettre.)

» MADAME, prenez garde : on cabale, on intrigue,
 » Et contre nos amis il se forme une ligue.
 » Le génie est en butte à tant de détracteurs !
 » Quiconque veut le bien, a cent persécuteurs.
 » L'homme est épouvanté du rayon qui l'éclaire ;
 » On n'aura qu'ébauché le bonheur de la terre.
 » De ce que je saurai, j'irai vous avertir :
 » A tout événement, comptez sur un martyr. »
 Nelson . . . Ciel ! qu'ai-je lu ! quel avis ! quel supplice !
 Ah ! pour mes pauvres nerfs voilà de l'exercice !
 On ne peut donc pas être utile impunément !

SCENE V.

Madame DE NORVILLÉ, CALLIDÈS,

Madame DE NORVILLE.

VITE, approchez ; lisez, & calmez mon tourment.

CALLIDÈS, (*prenant le billet.*)

Bagatelle ! écoutez, & tâchez de comprendre . . .
 Le fleuve se répand ; mais la source, où la prendre ?
 Nous ne faisons point corps : unis ou sans liens,
 De l'univers entier nous sommes citoyens.
 Nulle part, & par-tout. Un art trop légitime

Nous étaye au besoin de l'utile anonyme.
 D'une ombre favorable on fait s'envelopper,
 Pour servir des ingrats, & pour leur échapper.

(lui rendant le billet, & lui voyant du trouble.)

Quoi! toujours alarmée! un tel effroi m'offense.
 Tout ira, le jour naît, la vérité s'avance.
 Oui, oui, Messieurs les sots, il faudra, s'il vous plaît,
 Que le monde s'éclaire, en dépit qu'il en ait.
 Eh! ne voyez-vous pas que pour nous tout conspire?
 La sagesse dicta; nous n'avons fait qu'écrire.
 Nous protégeons les Grands, protecteurs autrefois.
 Les bords les plus lointains font régis par nos loix.
 Des climats opposés où nos pareils abondent,
 De la célébrité les échos se répondent;
 Et, quand nous le voulons, notre zele hardi
 Fait prospérer le nord aux dépens du midi.

Madame DE NORVILLE.

Pardon . . . je me livrois à des craintes vulgaires.
 Qui? moi! moi! par vous-même admise à ces mysteres!
 Je sens que je devois tomber à vos genoux.
 Mes yeux s'ouvrent enfin.

CALLIDÈS.

Allons, remettez-vous.

Vous savez tout entendre, & l'on peut tout vous dire.
 Le célèbre Uranis vient encor de m'écrire
 Une lettre pour Stell, l'autre, contre Damis.
 Il fait même au-delà de ce qu'il a promis.
 Pour l'intérêt commun tout veut qu'on l'aiguillonne:

Je tiens les clefs du Temple, il en est la colonne.
 Vieilli sous les lauriers, & courbé sous leur faix,
 L'assant la Renommée, à force de succès,
 Pour nous, de son crédit, il faut bien qu'il dispose,
 Et que sa gloire, au moins, nous serve à quelque chose.
 Presque tous les dix jours, d'après mon Gazetin,
 Il prononce, en riant, les arrêts du Destin.
 De mes intentions il veut que je l'instruise:
 Mon cœur forge les traits; son esprit les aiguise.
 Grace à moi, l'enchanteur est par-tout notre appui:
 Il a l'air de regner, & nous regnons par lui.
 Quel plaisir d'exercer son ame bienfaisante!
 Nous dressons le Théâtre où lui seul représente.
 Sa main, pour nous guider, tient encor le flambeau,
 Et notre Autel s'éleve au bord de son Tombeau.
 C'est ainsi que j'emploie, au service des nôtres,
 La bassesse des uns, & la grandeur des autres.
 Les hommes, .. j'en rougis, tenez, sans tout cela,
 On ne finiroit rien avec ce troupeau-là.
 Aussi, tous ces ressorts entrent dans mon système.

(montrant les deux lettres.)

Voici l'apothéose, & voici l'anathème.

Madame DE NORVILLE.

L'une & l'autre ont leur prix.

CALLIDÈS.

Hélas! pour la rigueur,
 Puissiez-vous voir combien il en coûte à mon cœur!

Madame

Madame DE NORVILLE.

Vous avez de ces mots qui vont tout droit à l'ame,
Et mon émotion . . .

CALLIDÈS.

Vous sentez bien, Madame,
Qu'entre nous deux ceci doit être renfermé.
Redoutez Célimene, & Bélise, & Fatmé.

Madame DE NORVILLE.

Elles sont mes fléaux. . . Bavardes éternelles . . .

CALLIDÈS.

C'est que ces vérités sont trop fortes pour elles.

Madame DE NORVILLE, (sonnant.)

Ah çà, vous n'allez point voir cette nouveauté?

CALLIDÈS.

Dieu m'en préserve!

Madame DE NORVILLE.

Oh! non, on s'en étoit douté.

CALLIDÈS.

Pour Verfac, à propos, êtes-vous résolue?

Madame DE NORVILLE.

Cette affaire, entre nous, n'est pas encore conclue.
Mais, si vous l'exigez, il faudra bien céder.
Après cet entretien, je dois tout accorder.

CALLIDÈS.

N'oubliez pas non plus . . .

LES PRONEURS,
Madame DE NORVILLE.

Comment? qui donc?

CALLIDÈS.

Bathile.

Il est sans frein, sans mœurs; mais il aura du style.

Madame DE NORVILLE.

Il est si confiant & si présomptueux!

CALLIDÈS.

Je suis dans le secret; eh! Madame, tant mieux.

Le public peu sévère, en dispensant la gloire,

Ne croit vraiment qu'à ceux qui s'en sont fait accroire;

Et puis d'ailleurs, l'orgueil, mobile des vertus,

Est d'obligation, d'après nos instituts.

J'en use avec succès au profit de la Secte:

Il faut qu'elle en impose, afin qu'on la respecte.

Regardez Dorilas, au front grave & hautain.

Où donc en seroit-il, s'il n'eût pas été vain?

Lui-même il se méprise, & le public, peut-être,

Alloit en faire autant . . . il s'en est rendu maître.

Ce public, à présent, consacre ce qu'il dit:

C'est, à force d'orgueil, qu'il s'est mis en crédit.

(avec un air de confiance.)

Revenons. Ce Bathile est conforme à nos vues;

Le Ciel, pour nous servir, l'a fait tomber des nues.

Il écrit, tant qu'on veut, pour, ou contre, & très-bien.

Du vrai goût qui chancelé il est le seul soutien.

Que faire? s'il persiste à nous vendre sa plume,

Est-il juste qu'en vain pour nous il se consume ?
 Oh ! non , sans répugnance , on ne peut y penser ;
 Et ... c'est un bon valet qu'il faut récompenser.

(Ici Finette & Hortense entrent.)

Madame DE NORVILLE.

Vous me persuadez , & je suis sans défense :
 Le moyen de tenir contre tant d'éloquence !
 Que nos Littérateurs sont heureux , entre nous ,
 D'avoir un chef , un juge , un ami tel que vous !

SCENE VI.

HORTENSE, FINETTE, *les mêmes.*

Madame DE NORVILLE.

(à Finette.)

(à sa fille.)

MON éventail , mes gants... quoi, vous rêvez, je pense ?

(lui donnant le Poëme.)

Ceci peut occuper le tems de mon absence.
 Pour vous former le goût , cet écrit semble fait ;
 Et même il seroit bon de m'en faire un extrait.

(elle sort , Callidès lui donne la main.)



SCENE VII.

HORTENSE, FINETTE.

FINETTE.

QUOI! vous ne lisez pas?

HORTENSE.

Je n'en ai nulle envie.

FINETTE.

Essayez.....

HORTENSE.

Laisse-moi.

FINETTE, (*prenant le livre.*)

C'est de la Poésie,

Rimée encor.

HORTENSE.

Finis.

FINETTE.

Allons : puisqu'après tout,

Vous n'êtes pas d'humeur à vous former le goût,
Félicitez-moi donc sur ma nouvelle adresse.Lorsque j'agis pour vous, partagez mon ivresse.
Madame dans le piège a donné, Dieu merci,
Et, comme je voulois, l'Épître a réussi!

HORTENSE.

Courage! applaudis-toi.

FINETTE.

Vous est-elle connue?

HORTENSE.

Mon Dieu! plus de vingt fois ma mere me l'a lue;
 Mais, si Dorci m'aimoit, il n'auroit pas, je croi,
 Fait d'aussi jolis vers pour une autre que moi.

FINETTE, (*riant & observant Hortense.*)

Eh mais! écoutez donc...

HORTENSE.

Dans ces vers que j'admire,
 Et que je hais, Finette, un sentiment respire,
 Que l'ingrat avec moi n'a jamais exprimé.
 Je ne suis point l'objet qu'il a le plus aimé.

FINETTE.

Madame est son Hébé... ce titre est légitime.

HORTENSE.

Je ne conteste rien.

FINETTE.

Le pourroit-on sans crime?
 Votre mere, entre nous, a beaucoup de fraîcheur,
 Un grand œil qui s'explique, & qui suppose un cœur.
 Sa taille est plus que noble, elle est fine & légère.
 Enfin, elle est encor dans l'âge où l'on doit plaire;
 Elle en a tout l'éclat, elle en a tous les goûts,
 Et je la crois, d'honneur, aussi jeune que vous.

HORTENSE.

Vous m'impatientez: oui, ma mere est fort belle;
 Mais...

E iij

LES PRONEURS,
FINETTE.

Dorci n'est qu'un fou de soupirer pour elle.
Pourquoi feindre? achevez.

HORTENSE.

Je ne dis point cela.

Je dis

FINETTE.

Qu'on n'entend rien à ces Madrigaux-là.

HORTENSE.

Pourquoi de son talent m'avoir fait un mystère?
C'est un charme de plus qu'il n'a pas dû me taire.
Ses succès sont les miens, mon cœur en est flatté,
Et, malgré lui, du moins, ce plaisir m'est resté,
Qui, parmi mes chagrins

FINETTE.

Et quels encor?

HORTENSE.

Ma mere,
Depuis ce tendre hommage, à nos vœux est contraire,
Ou plutôt aux miens seuls: elle a changé d'avis
Sur l'Hymen que Dorci promettoit à son fils.
Elle m'a proposé Verfac.

FINETTE.

Ah! Dieu! qu'entends-je!
Le joli choix! j'enrage, & ceci nous dérange.
Il faut vous préserver de cet affreux destin:

Verfac & fa féquelle y perdront leur latin.
 Oui, vraiment! il leur faut des femmes agréables,
 A ces francs enjoleurs plus malins que des Diables.
 Je ne les peux souffrir : je suis bien moins que vous ;
 Mais, je ne voudrois pas d'un Savant pour Epoux.
 Eux, toujours eux, puis rien. Malgré leur excellence,
 J'aime mieux rester fille avec mon ignorance.
 Je fais ce que je fais, & cela me suffit.
 On peut rire & jaser fans avoir tant d'esprit.

H O R T E N S E.

On vient : Ciel! c'est Dorci.

F I N E T T E.

Dissipez ce nuage.

S C E N E V I I I.

D O R C I fils, *les mêmes.*

D O R C I fils.

M A D E M O I S E L L E, enfin, j'ai su vaincre l'orage,
 Qui m'écarta long-tems . . . Mais quoi! quelle froideur?
 Est-ce là de quel prix vous payez mon ardeur?
 Vos yeux

F I N E T T E.

A-t-on des yeux pour les gens qu'on déteste?

D O R C I.

Elle me hait. Oh oui.

E iv

La chose est manifeste.
C'est, Monsieur, (si l'on peut vous rassurer par-là,)
Notre style enchanteur qui nous vaut tout cela.
C'est...

DORCI.

J'entends... Ecoutez, ô seul objet que j'aime,
Excusez de mon cœur l'innocent stratagème.
L'ouvrage dont on parle, est d'un autre que moi.
Oui, c'est trop différer l'aveu que je vous doi.
Il n'étoit qu'un moyen, sans doute, pardonnable,
De paroître en ces lieux, un objet plus aimable,
Pour venir plus souvent jurer à vos genoux,
De ne voir, de n'aimer, de n'adorer que vous.

HORTENSE,

Finette ?

FINETTE.

Eh! je voulois (on a l'art de se taire,)
Vous laisser par lui-même, expliquer ce mystère.
Il s'explique si bien!... les vers sont merveilleux;
Mais sa prose!.. oh! je crois qu'elle vaut encor mieux.
(On entend du bruit derrière le Théâtre. Finette y court.)

HORTENSE, (à Dorci.)

Quoi! j'ai pu... pardonnez...

FINETTE, (toute effrayée, & revenant.)

Que mon ame est troublée!
De nos Savans voici la salle d'Assemblée.

S'ils alloient y venir ! ils ignorent le prix
 De ces momens furtifs que l'amour a surpris ;
 Ils ignorent le prix d'un soupir qui s'échappe,
 D'un regard qu'on obtient, ou d'un mot qu'on attrape.
 Que fais-je ? apparemment ils ignorent aussi
 Que par-tout on les hait, & que l'on s'aime ici.
 Oh ! nous sommes perdus, & je crois les entendre.

D O R C I.

Juste Ciel !

H O R T E N S E.

Cher Dorci, s'ils alloient nous surprendre !
 Laissez-moi . . . je le veux.

D O R C I.

Puis-je vous obéir ?

H O R T E N S E.

S'ils nous voyoient ensemble, ils iroient nous trahir.

F I N E T T E, (*les séparant.*)

Ils n'y manqueroient pas.

(Ils sortent. Finette reste.)

S C E N E I X.

L E S P R O N E U R S, F I N E T T E.

D U R C E T.

L A friponne est jolie !

B R O U S S I N, (*la lorgnant.*)

Une taille à la grecque !

Un air qui fait envie.

FINETTE, (*s'en allant.*)

Miséricorde ! il lorgne !

DURCET, (*la retenant.*)

Et pourquoi vous presser ?

On peut, si vous voulez, vous apprendre à penser.

FINETTE.

Moi ! non pas, s'il vous plaît. Voyez le bon Apôtre !

Je pense à ma manière, & ce n'est point la vôtre.

Je la respecte trop.

VERSAC.

Ce ton est cavalier !

FINETTE, (*à part, & en s'en allant.*)

Il faut que je leur joue un tour de mon métier.

BROUSSIN (*la lorgnette à la main, la suit jusques
dans la coulisse.*)

SCENE X.

Les mêmes, excepté FINETTE.

BROUSSIN.

Et fugit.

CALLIDÈS.

Un minois suffit pour le séduire

(Il les rassemble mystérieusement autour de lui.)
 Mais j'approfondis, moi, tout ce qui peut vous nuire.
 Souvent un maître aveugle, épris des grands talens,
 A des valets sans goût, qui sont très-insolens.
 Que l'on écrive, ou non, pour les races futures
 Ces coquins-là s'en vont épiant vos allures,
 Et, sans le moindre égard pour le docte Vallon,
 L'antichambre flétrit les lauriers du Sallon :
 Les Soubrettes sur-tout! . . . race oisive & félonne,
 Dont la langue vous pique, & dont l'œil vous talonne.
 Ecoutez : celle-ci voudroit vous voir chasser,
 Et je pense qu'on peut aider à l'expulser.

BROUSSIN.

Vous complottez; mais, moi, quand elles sont gentilles;
 Je veux qu'on foit, du moins, tolérant pour les filles.
 J'écrirai là-dessus

VERSAC, (*sortant d'une profonde réverie, & écartant tout le monde par ses gesticulations.*)

Amis trop généreux,
 Mon livre est achevé, l'univers est heureux.
 Licurgue, porte ailleurs ton austérité fotte :
 Tu fus Législateur beaucoup moins que Despote.
 Rougis, pauvre Solon, & toi, Justinien,
 Ton Code insuffisant est détruit par le mien.
 Mon titre est noble & vaste : *éternelle Harmonie!*
 Ou, si vous l'aimez mieux : *l'Univers du Génie.*
 J'assujettis le sol, les esprits, les climats,
 Et les feux de la ligne, & l'horreur des frimats.

76 LES PRONEURS,

Cette main défricha des régions incultes,
 Et l'on pourroit noyer tous les Jurisconsultes,
 Sans que leur perte en rien fût nuisible aux mortels.
 Je leur donne des loix; j'en attends des autels.
 Oui, j'ai fait un corps sain, d'un corps foible & malade.
 Un Village, un Royaume, une simple Peuplade,
 Tout est réglé, conduit par le même ressort.
 C'est un mouvement doux, qui, donné sans effort,
 S'accroît, se communique, &, comme par magie,
 Fait circuler une ame, augmente l'énergie,
 Chasse & pousse au dehors les vices clandestins
 Et voilà ce qui fait le bonheur des humains!

D U R C E T.

Quel plan! comme il est net! quel trésor pour la terre!

C A L L I D È S.

Pour laisser admirer, si vous vouliez vous taire.
 Comme si, d'un coup d'œil, & d'un esprit distrait,
 On pouvoit embrasser un aussi vaste objet! . . .

(à Versac, après un long silence.)

Mais, j'y suis, je vous tiens: chaîne immense & suivie!
 Oui, vous avez saisi le principe de vie,
 Ces masses, ces accords d'où résulte le beau.
 Cet écrit est vraiment marqué de notre sceau.

(Quoique Versac ne parle plus, Brouffin a toujours
 l'air d'écouter, & continue ses gestes de satisfaction.)

SCENE XI.

DORCI pere, (*entrant tout bouffi de colere.*) Les mêmes.

DORCI pere, (*criant très-haut, & interrompant l'enthousiasme de Brouffin.*)

C'EST encor moi, messieurs; quand on doit, on s'acquite,
Et vous allez savoir d'où vous vient ma visite.
J'apprends que l'un de vous, ce n'est plus un secret,
Veut épouser Hortense : alte-là, s'il vous plait.
Une telle noirceur, sans doute, est littéraire.
Differtez sur ce point, ce n'est pas mon affaire.
Je dois la prévenir, par devoir, par pitié.
Dorci vous admire, l'en voilà bien payé!
Hortense, de tout tems, à ses vœux fut promise;
Ses garants sont l'honneur, l'équité, la franchise:
De tels droits sont sacrés, & je ne prétends pas
Que vous disiez un mot, que vous fassiez un pas
Pour troubler un Hymen auquel je m'intéresse.
Le Célibat convient & sied à la sagesse.
Régentez l'univers, d'accord; à vous permis;
Mais ne vous mêlez pas des amours de mon fils.
Tenez, cela vous passe. Il doit, en conscience,
Sur un pareil article avoir la préférence.
à Callidès.)

Vous, l'auteur du complot, homme illustre & profond,
Trêve aux préparatifs, ou je vous coule à fond.

78 L E S P R O N E U R S ,
Tous vos in-folio sont une arme peu sûre.
(*portant la main à son épée.*)

Moi, voici mon génie & ma littérature.

C A L L I D È S.

Tâchez de vous rasseoir : voyons , réfléchissons ;
Tous ces emportemens ne sont pas des raisons.

D O R C I pere.

Comment , réfléchissons ! ce flegme est admirable.

Je ne réfléchis point ; je suis inexorable.

Croyez-vous me styler à vos combinaisons ?

Je veux des procédés , & non pas des raisons.

Morbleu , s'ils m'avoient fait un tour de cette espece ,

J'aurois exterminé les sept sages de Grece !

C A L L I D È S , (*avec un rire dédaigneux.*)

Il faut donc . . .

D O R C I pere.

Être juste. Oui , sans trop différer ,

Je vous laisse un instant pour en délibérer.

(*Il sort , les Prôneurs se moquent de lui. Il se retourne
avec fureur , & ils reprennent l'air sérieux.*)

S C E N E X I I .

Les mêmes , excepté D O R C I pere.

B R O U S S I N .

Q U O I Q U ' I L parle un peu bas , & qu'on n'ait pu le suivre ,
Je gage que cet homme est difficile à vivre.

C A L L I D È S, (*avec tranquillité.*)

Nul goût, pas une idée, aveuglement total!
Automate étranger dans l'univers moral!

D U R C E T.

Ah ça, voici l'instant, où de la Comédie
De Monsieur Floridor le dessein s'expédie.
Sa chute est infaillible; il ne peut échapper :
Des pièges de la mort j'ai su l'envelopper.

V E R S A C.

Bon.

D U R C E T.

Nous avons pour nous de braves Emisaires,
De ces gens exercés, Cabaleurs honoraires.
Que seroit-ce de nous, s'il alloit réussir ?
Ils ne le lâcheront qu'à son dernier soupir.

S C E N E X I I I.

F I N E T T E, *les mêmes.*

F I N E T T E.

A H! Messieurs, savez-vous?

D U R C E T.

Quoi?

F I N E T T E.

La pièce nouvelle.

Le bruit est général.

80 LES PRONEURS,
CALLIDÉS.

Quel bruit ? réussit-elle ?

FINETTE.

On vient de la huer à triple carillon.
L'Auteur s'est, dans sa loge, évanoui, dit-on,
Même, on dit qu'il est mort; les connoisseurs en chûte
Ne se rappellent point pareille culebute,
De mémoire d'Auteur. Le Parterre inhumain,
Par excès de malice, a voulu voir la fin.
Ce pauvre Floridor.

DURCET.

Ta pitié nous irrite.

Poète sans chaleur, Écrivain sans mérite,
Esprit enluminé de la couleur du tems,
Sans avoir un succès, il écrirait cent ans.

CALLIDÉS.

Le voilà donc tombé!

VERSAC.

L'excellente Epigramme!

CALLIDÉS.

Cela rit à l'esprit,

DURCET.

Et fait plaisir à l'ame.

FINETTE.

Je vois qu'à ma nouvelle on prend assez de goût;
Mais, Messieurs, je vous trompe, & ne fais rien du tout.

VERSAC.

Ciel!

CALLIDÉS.

Qu'entends-je ?

(*Finette s'enfuit.*)

SCENE

SCÈNE XIV.

Les mêmes, excepté FINETTE.

DURCET.

UN atôme, avoir cette impudence!
Il faudra châtier cet excès d'insolence.

VERSAC.

Que fait-on ? de ce coup je suis tout étourdi.

CALLIDÈS, (*avec la plus grande aigreur*)
Si ce bourreau d'Auteur alloit être applaudi!

DURCET

J'ai mis ordre à cela. Non, il aura beau faire.

CALLIDÈS, (*avec sensibilité.*)

On vous reconnoît là. C'est un trait de Confrere.

VERSAC.

Le fade ou le bouffon, tout prospere aujourd'hui.
Le Public fait d'abord expier son ennui;
Mais, dès le lendemain, il vient crier merveille,
Et proclamer l'Auteur qu'il a sifflé la veille.

DURCET.

Celui-ci ne verra le jour qu'un seul instant:
Son désastre est pour nous un point trop important.

SCENE XV.

FURET, *les mêmes.*

DURCET.

FURET... la Piece... hé bien ?

FURET.

Quelle horrible aventure!

VERSAC, (*à Durcet.*)

Mais ceci, ce me semble, est d'un sinistre augure!

FURET (*s'appuyant sur Durcet.*)

Laissez-moi raffermir mes esprits effrayés...

Plus de foi, plus d'honneur! c'est nous qu'on a joués.

CALLIDÈS.

Nous ?

FURET.

Voilà le secret.

DURCET.

O fureur!

VERSAC.

O détresse!

O!.....

FURET.

Nous faisons tout net le fujet de la Piece.

Nous y sommes parlans; aucun n'est épargné...

Il faut voir de quel ton Callidès est berné!

COMEDIE.

83

Brouffin ; tout de son long , y tranfit dans fa niche ;
Mon nom légèrement court après l'hémiftiche.

Verfac

V E R S A C.

Déroute entiere ?

C A L L I D È S.

Eh quoi ! vous n'avez pu ? . . .

F U R E T.

Je cabalois , morbleu ; mais ils m'ont reconnu.
Alors , je fuis refté trifté , confus & blême.
De mes propres fifflés , ils m'ont fifflé moi-même.

B R O U S S I N , (*voyant que Furet s'échauffe.*)

Fort bien !

F U R E T.

Dans l'action , nous avons tous péri.

La Piece ne vaut rien ; n'importe , ils en ont ri.

Ce Parterre insolent , vrai fléau du génie ,

A manqué de respect à la Philosophie.

Madame de Norville

C A L L I D È S.

Hé bien ?

F U R E T.

Le fpectateur

S'obftine à la montrer d'un doigt perfécuteur.

La cruauté s'en mêle , & fuccede à l'éloge.

Par une volte-face on défigne fa loge.

On la force à fortir , & puis , les brouhaha ,

F ij

84 LES PRONEURS;

Les reflux, les cht, cht, les bravo, les holà,
Toute l'horreur enfin, tout l'effroi d'une affaire,
Où l'on ne peut fléchir le vainqueur fanguinaire.
Sages, Législateurs, l'un sur l'autre égorgés.
Dieu! qui vois leurs revers, permets qu'ils soient vengés.

C A L L I D È S, (*tranquillement.*)

Ils le feront,

F U R E T.

Un mal ne va pas sans un autre.

Ce Forlis.

V E R S A C,

Achevez.

F U R E T.

Qui sembloit être nôtre,

N'est qu'un traître!

C A L L I D È S,

Comment?

F U R E T.

Ce Drame qu'il a lu,

Est un vieux manuscrit, un brouillon vermoulu,
Qu'il nous a fait prôner pour nuire à notre gloire.
Il va dans tout Paris raconter notre histoire.

D U R C E T,

Où nous cacher?

V E R S A C,

Où fuir?

F U R E T,

Rien ne nous est resté.

COMEDIE.
CALLIDÈS.

85

Tout.

FURET.

Quoi donc ?

CALLIDÈS.

La constance & la sécurité.

(avec audace.)

Littérateurs François, quelle alarme est la vôtre ?

On nous arrache un masque, il faut en prendre un autre.

(Ils s'en vont.)

BROUSSIN, (derrière.)

Marchons.

SCENE XVI & dernière.

M. & Mad. DE NORVILLE, HORTENSE,
FINETTE, DORCI pere, & DORCI fils,
FORLIS.

Madame DE NORVILLE.

ON n'a rien vu d'égal à ce train-là !
C'est un assassinat ! . . . & l'on souffre cela ?

Voilà donc ce qu'on gagne à montrer du génie !

Quel supplice pour moi ! pour eux quelle avanie !

Faut-il les voir, les fuir ? que faire désormais ?

(apercevant M. de Norville.)

Auroient-ils mérité ? . . . c'est vous, Monsieur ; jamais,

A vos yeux, maintenant, je n'oserai paroître.

86 LES PRONEURS,
M. DE NORVILLE,

Pourquoi? cet accident est un bonheur, peut-être.
Il doit vous éclairer, & vous montrer l'erreur
De l'esprit qui n'est point dirigé par le cœur.
Ma femme, on vous retient sur le bord de l'abyme;
Et, si vous le voulez, je vous rends mon estime,
Mon amitié.

Madame DE NORVILLE.

Qui? vous!

M. DE NORVILLE.

Je n'en veux pour garant,
Que l'Hymen de ma fille & de son digne Amant.

Mad. DE NORVILLE, (*embrassant son mari.*)
Tout comme il vous plaira: décidez.

HORTENSE.

Ah! Madame.

M. DE NORVILLE.

Croyez-moi; désormais, laissez agir votre ame.

DORCI fils.

La mienne en ce moment.....

Madame DE NORVILLE.

Je fais ce que je doi.
Votre Epitre est charmante!

DORCI fils, (*d'un air tremblant.*)

Elle n'est point de moi;
Elle est de Floridor, c'est encore une adresse.

Madame DE NORVILLE.

Ce Monsieur Floridor me poursuit donc sans cesse!

D O R C I pere.

Sa Piece , à quand ? J'irai.

Mad. DE NORVILLE, (à Forlis qu'elle aperçoit.)

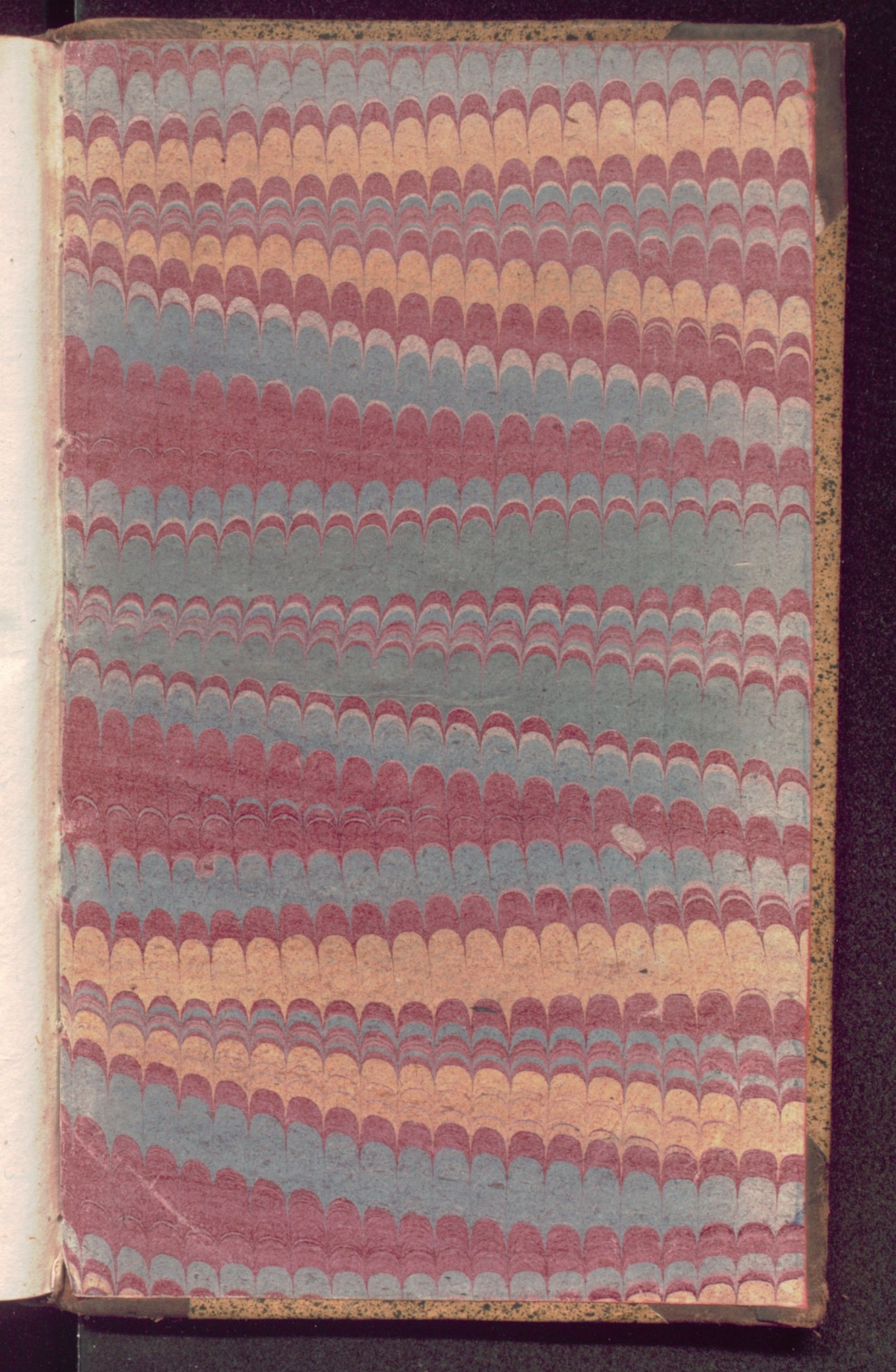
Vous , Monsieur , vous ici!

F O R L I S , (*à Madame de Norville.*)Il faut que vous daigniez me pardonner aussi ;
Car j'étois du complot.D O R C I pere , (*à Forlis.*)

Vous avez fait justice.

(*à son fils.*)Allons.. voguons gaîment.. tout nous devient propice.
Pour être heureux , il faut , à ses devoirs fouis ,
Vivre avec ses enfans , & chérir ses amis.

F I N.







B.I.G.

Farbkarte #13

LES PRÔNEURS,
OU
LE TARTUFFE
LITTÉRAIRE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN VERS.

Par M. DORAT.

Le Philosophe est seul, & l'Imposteur fait Secte.
Voltaire.



EN HOLLANDE,
Et se trouve à PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de
l'ancienne Comédie Française.
M. DCC. LXXVII.

